



**Universiteit
Leiden**
The Netherlands

Mobilités nouvelles et insécurités dans les sociétés nomades Fulbé (peules): étude de plusieurs pays en Afrique Centrale de l'ouest (Niger-Nigeria)

Bruijn, M.E. de; Oostrum, K. van; Obono, O.; Oumarou, A.; Boureima, D.

Citation

Bruijn, M. E. de, Oostrum, K. van, Obono, O., Oumarou, A., & Boureima, D. (2011). Mobilités nouvelles et insécurités dans les sociétés nomades Fulbé (peules): étude de plusieurs pays en Afrique Centrale de l'ouest (Niger-Nigeria). *Asc Working Paper Series*, (97). Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/18422>

Version: Not Applicable (or Unknown)

License: [Leiden University Non-exclusive license](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/18422>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

**Mobilités nouvelles et insécurités
dans les sociétés nomades Fulbé
(peules) : Etude de plusieurs pays
en Afrique Centrale
de l'ouest (Niger-Nigeria)**

Mirjam de Bruijn, Kiky van Oostrum
Oka Obono, Amadou Oumarou
Dodo Boureima

ASC Working Paper 97 / 2011

African Studies Centre
P.O. Box 9555
2300 RB Leiden
The Netherlands

Telephone +31-71-5273372
Fax +31-71-5273344
Website www.ascleiden.nl
E-mail asc@ascleiden.nl

© Kiky van Oostrum

Mobilités nouvelles et insécurités dans les sociétés nomades Fulbé (peules) : étude de plusieurs pays en Afrique centrale de l'Ouest (Niger-Nigeria)

Réseau des savoirs :

Mirjam de Bruijn
Kiky van Oostrum
Oka Obono
Amadou Oumarou
Dodo Boureima

Leiden, octobre 2011

1. Introduction

Le présent rapport est le fruit d'un travail en commun entrepris par Oxfam/Novib (La Haye, Pays-Bas), le Centre d'études africaines (Leiden, Pays-Bas), LASDEL (Niamey, Niger), MAI (Ugep/Ibadan, Nigeria) et Billital Maroobé (Niamey/Dori, Niger/Burkina Faso). Cette collaboration a abouti en un programme intitulé "Structure des savoirs dans le développement", avec pour première étape la période mars 2010-mai 2011. Le titre de la recherche est : **Mobilités nouvelles et insécurités dans les sociétés nomades Fulbé (peules) : une étude de plusieurs pays en Afrique centrale de l'Ouest (Niger-Nigeria)**¹.

Ce programme est lié à celui d'Oxfam/Novib, "Infrastructure des savoirs avec et entre les partenaires" (KIC)². Les deux objectifs principaux du programme "Structure des savoirs dans le développement" sont les suivants :

- Établir un réseau durable de production de savoir et d'échange en Afrique de l'Ouest
- Formuler et exécuter une étude qui forme une base scientifique pour les organisations locales qui travaillent dans un champ spécifique.

Édifier des réseaux de savoir est intimement lié à la question même du savoir. Les connaissances et l'information vont inciter des organisations politiques, de la société civile et de développement à enclencher des relations pour échanger, discuter et utiliser le savoir et les informations. Un intérêt pour des domaines de savoir similaires peut ainsi stimuler la création de réseaux de connaissances. Ces réseaux ne peuvent

¹ Les discussions ont débuté en 2009. Pour Oxfam/Novib : Mieke Hartveld et Gerard Steehouwer, et pour le Centre d'études africaines (ASC) : Mirjam de Bruin et Leo de Haan, ont convenu de faire démarrer un projet pour le développement de réseaux de savoirs en Afrique. La première étude-pilote devait être focalisée sur les éleveurs-nomades du Sahel-Soudan. Oxfam/Novib soutient l'une des organisations majeures de pasteurs nomades d'Afrique de l'Ouest, qui s'appelle "Billital Maroobé" ; l'ASC pour sa part a une longue expérience dans le domaine des éleveurs-nomades, en particulier pour ce qui est de la mobilité des Fulbé, et des contacts avec les instituts de recherche locaux.

² Voir www.oxfamnovib.nl/KIC.html

fonctionner de façon adéquate que si, en première instance, le savoir qu'ils sont censés partager est pertinent pour tous les participants, et si, en second lieu, les participants sont prêts à communiquer et à négocier ce savoir. Si ces réseaux opèrent bien, non seulement l'édification de l'alliance et la consolidation des capacités vont être renforcés, mais les connaissances elles-mêmes vont s'affiner, seront plus détaillées et donc mieux développées.

Dans le cas de notre programme, les objectifs du KIC sont orientés vers le savoir dans le domaine du pastoralisme pour soutenir Billital Maroobé dans son plaidoyer pour promouvoir les intérêts des éleveurs nomades Fulbé.

Depuis 2008, Oxfam/Novib aide le réseau régional d'éleveurs appelé Billital Maroobé. Billital Maroobé a été créé en 2003 grâce à la fusion de trois organisations : Tassagh (Mali), CRUS (Burkina Faso) et AREN (Niger). Oxfam/Novib adhère à la conviction de Billital Maroobé selon laquelle le mode de vie caractéristique de l'élevage extensif est possible et économiquement rentable si les conditions suivantes sont réalisées : un cadre légal cohérent en faveur de la transhumance, des infrastructures en faveur de la commercialisation du bétail, un accès amélioré à des services essentiels et une représentation des éleveurs dans les corps politiques et administratifs.

Les membres de Billital Maroobé, dans le courant de l'édification de l'alliance, se sont aperçus qu'un savoir adéquat appuyé sur des bases scientifiques leur faisait défaut pour renforcer suffisamment leur position et être en mesure de fonctionner en tant qu'avocats des éleveurs (semi-)nomades dans leur région.

Les idées fondamentales pour l'aide apportée par Oxfam/Novib concernent principalement l'édification de l'alliance et la mise en place des capacités. La ligne directrice est que, si Billital Maroobé améliore ses capacités et ses résultats, cette organisation obtiendra le support d'autres alliances nationales dans leurs efforts pour faire avancer les questions touchant les éleveurs mises au calendrier au plan régional et national.

C'est pour cette raison qu'Oxfam/Novib a demandé au Centre d'études africaines (ASC) de fonctionner en tant que médiateur dans le processus de l'édification de l'alliance d'un côté, et de mise à disposition pour les partenaires de données adéquates de l'autre, dans le but de renforcer le développement de réseaux de savoir. Son objectif principal est donc la création d'un maillage de courants d'information dans lequel les fruits engrangés de la recherche scientifique permettront la construction des capacités des universités, instituts de recherche et organisations de la société civile locaux pour consolider les activités de soutien et de défense, pour enclencher et stimuler les activités de développement, et pour procéder au suivi de la pertinence des étapes de la croissance, des tendances, projets, et autres dynamiques en rapport avec le pastoralisme.

Dans la pratique, cette démarche a voulu dire collaboration entre le réseau des éleveurs, les instituts de recherche au Niger et au Nigeria, Oxfam/Novib et les instituts de recherche aux Pays-Bas. La question de la recherche était formulée sur la base des intérêts de tous les partenaires, mais était évidemment guidée par le besoin d'une certaine information telle que formulée par Billital Maroobé. Concernant la question

de la recherche, la compréhension des changements sociaux récents, dans à la fois le milieu dans lequel les éleveurs doivent opérer et dans leur propre société, tient une place centrale. Ces changements sont résumés en termes de nouvelles insécurités et nouvelles mobilités qui semblent causer des changements profonds dans la société des éleveurs Fulbé, en particulier pour ce qui est des groupes (semi-)nomades.

Nous avons deux objectifs principaux dans ce rapport :

- A) montrer le processus/ “travail en cours “ de l’organisation du KIC, et
- B) jeter plus de lumière sur la situation des éleveurs au Niger-Nigeria en rapport avec le besoin de connaissances selon la description du réseau KIC.

La présentation des acteurs principaux dans ce programme KIC fera l’objet de la section 2. La recherche a été effectuée dans le milieu Fulbé, et, avant de présenter sa mise en place et les résultats de la recherche dans les sections de 4 à 7, nous donnerons tout d’abord une description générale des développements récents dans cette société pastorale et nomade dans la section 3. Les sections 4, 7 et 8 traitent du KIC en tant que processus ; les sections 5, 6 et 7 traitent du contenu de l’étude. La section n’apparaît toutefois pas dans le présent document. Dans la section 8, nous tirons des conclusions générales concernant les deux objectifs du présent rapport, et montrons en particulier comment ceux-ci sont liés entre eux.



2. Principaux acteurs dans le programme KIC

Billital Maroobé

Billital Maroobé est un réseau d'organisations d'agriculteurs et d'éleveurs en Afrique, qui agit pour la défense et la promotion de ses membres dans le domaine du développement dans sept pays d'Afrique de l'Ouest : le Burkina Faso, le Bénin, le Mali, la Mauritanie, le Niger, le Nigeria et le Sénégal.

Billital Maroobé fonctionne sur trois niveaux : international, national et régional. Le bureau principal est situé à Dori (Burkina Faso), et le Secrétariat permanent à Niamey (Niger). La responsabilité de ce dernier est la division des tâches, le renforcement de la consolidation des capacités au niveau régional, la recherche et la mise en œuvre de certaines activités parmi lesquelles les plus importantes sont l'aboutissement de plans stratégiques et la mise en opération d'un forum sous-régional. Chaque jour, ils reçoivent et répondent à des questions provenant de différentes organisations d'éleveurs, en dépit du fait que leur niveau de technologie n'a pas encore atteint un niveau optimal (en particulier, du fait du manque de connexion internet).

Le président du Secrétariat technique permanent de Billital Maroobé est monsieur Dodo Boureima. Depuis 1990, il défend le cas d'éleveurs Fulbé en général et joue un rôle décisif dans le réseau de Billital Maroobé en particulier depuis son établissement en 2003 au Burkina Faso (à Dori). Sa fondation est née des efforts pour faire se rejoindre les intérêts de trois organisations d'éleveurs, à savoir : au Niger, l'Association pour la redynamisation de l'élevage au Niger (AREN); au Burkina Faso, le Comité régional des unités de production du Sahel (CRUS); et le Tassaght au Mali. A partir de la naissance du réseau, celui-ci a connu une accélération dans sa croissance, et, de nos jours, de nombreuses organisations fonctionnent sous le parapluie du réseau de Billital Maroobé. Outre les trois mentionnées ci-dessus, le total des organisations réelles associées comprend : l'Association nationale des organisations professionnelles d'éleveurs de ruminants (ANOPER) au Bénin ; la Fédération des éleveurs du Burkina Faso (FEB) et le Réseau de communication des pasteurs (RECOPA) au Burkina Faso ; l'Association des organisations professionnelles paysannes (AOPP), la Fédération des éleveurs pour le bétail et la viande au Mali (FEBEVIM) et la Fédération Amadane au Mali ; le Groupement national des associations pastorales de la Mauritanie (GNAP) en Mauritanie ; Gaina et Gadjé au Niger ; Miete Allah au Nigeria ; et finalement l'Association pour le développement de Namarel (ADENA), l'Association pour le développement intégré et durable (ADID) et la Fédération pour le développement du Jolloff (FBAJ) au Sénégal.

Millenium Advanced Initiative (MAI) (L'Initiative avancée du Millenium)

Millenium Advanced Initiative (MAI) est un institut de recherche récemment fondé à Calabar au Nigeria. Nos participants nigériens qui sont rattachés à cet institut sont : Monsieur Oka Obono en tant que directeur exécutif et Monsieur Isang Ofem en tant que chercheur et expert dans le domaine des Foulani transhumants. Monsieur Oka fait aussi partie du département de sociologie de l'université d'Ibadan. Douze étudiants

associés au MAI ont contribué à la collecte de données dans diverses parties du Nigeria méridional. Pour une liste complète des participants, voir note 6.

Laboratoire pour l'étude et la recherche sur la dynamique sociale et le développement (LASDEL)

La mission du LASDEL est de conduire une recherche qualitative empirique sur des questions caractérisées par un intérêt scientifique et social et d'établir une collaboration avec des partenaires nationaux et internationaux. Dans le programme KIC, le LASDEL est représenté par son directeur Amadou Oumarou, qui est aussi rattaché en tant que professeur et chercheur à l'université Abdou Moumouni (UAM), département de sociologie, et Monsieur Abdoulaye Mohamadou, qui est aussi rattaché à L'UAM à Niamey en tant qu'enseignant / chercheur en anthropologie.

Centre d'études africaines (ASC)

Le Centre d'études africaines est un institut multidisciplinaire indépendant qui entreprend des recherches en sciences sociales sur l'Afrique, et vise à promouvoir une compréhension et une vision meilleures des développements sociaux actuels et futurs en Afrique subsaharienne. L'institut est situé dans le bâtiment de la faculté des sciences sociales de l'université de Leiden aux Pays-Bas. Ses objectifs principaux sont de promouvoir et d'entreprendre de la recherche scientifique sur l'Afrique subsaharienne, en particulier dans le domaine des sciences sociales et humaines ; de fonctionner en tant que centre national dans le champ des études africaines, de contribuer à l'enseignement et à la transmission de ces sciences, et de promouvoir la dissémination du savoir et d'une compréhension des sociétés africaines dans la sphère publique vaste. L'ASC est représenté dans ce programme KIC par Madame Mirjam de Bruijn, professeur, et par Madame Kiky van Oostrum, doctorante.

Oxfam/Novib

Oxfam/Novib est une fondation néerlandaise dont le but est la défense des droits des gens vulnérables dans le monde entier. Ces droits comprennent l'accès indispensable aux ressources en eau et en terre pour assurer les moyens de vivre et subvenir aux besoins des gens ; l'accès aux services sociaux de base que sont l'éducation et la santé de qualité ; le droit à la participation sociale et politique et le droit à l'identité. Le bureau principal d'Oxfam/Novib est situé à La Haye, aux Pays-Bas. Mieke Hartveld, Tom Willems, Saskia Verhagen, Fenke Elskamp, ont été associés de près à la réalisation de ce projet.

Enfin, les Foulani (Fulbé, Peuls) ont joué un rôle important dans le projet KIC et peuvent être considérés comme des acteurs significatifs dans le réseau KIC. La problématique qui entoure la vie quotidienne à présent, les moyens de vivre, est au cœur de cette initiative KIC.

La section suivante servira d'introduction aux particularités du mode de vie Fulbé.

3. Les éleveurs Fulbé et le changement social récent

Les Fulbé, Fulani ou Peuls, qui sont aujourd'hui largement sédentarisés mais étaient à l'origine des bouviers nomades, vivent dans la zone d'Afrique centrale et de l'Ouest qui s'étend du Sénégal à l'Éthiopie et du Sahel au Soudan, et même de nos jours dans les aires forestières. Leur nombre est estimé à plus de 10 millions vivant en grand nombre au Burkina Faso, au Tchad, au Mali, en Côte d'Ivoire, au Niger, au Nigeria, au Sénégal, au Cameroun et en Mauritanie. C'est le terme hausa "foulani" que l'on rencontre le plus fréquemment, mais est aussi couramment utilisé le terme wolof "peul", ou "fulbé" (singulier : Pullo), qui est la terminologie en fulfulde (la langue des Fulbé). Dans cette section, nous discutons de certains aspects de cette culture pastorale Fulbé, de la manière dont elle est enracinée dans la culture Fulbé en général, et de certains éléments qui sont essentiels à la compréhension des changements sociaux, aux nouvelles mobilités et aux nouvelles insécurités aujourd'hui.

Peut-on parler d'une crise des modes de vie nomades ? Des débats récents sur le Sahel et les nomades se sont concentrés sur l'espace qui diminue pour ces peuples non sédentaires. Le souvenir des sécheresses des années 1970, 1980, est encore très vivant dans la mémoire des nomades. Ce sont des périodes de sécheresse durant lesquelles l'existence des nomades a été très difficile. Ensuite, la situation ne semble pas vraiment s'être améliorée, car les nomades sont confrontés de plus en plus à un manque d'espace au regard de leur mode de vie. Toutefois, comme on l'a dit, les périodes de sécheresse et de crise font partie intégrante de la vie nomade, et leur histoire en est pleine. Cependant, on ne peut manquer de souligner un sentiment d'urgence dans la situation actuelle, auquel il faut réfléchir. Il s'agit exactement de l'urgence montrée par les termes dans lesquels sont posées les questions de Billital Maroobé.

Pour comprendre les processus des développements actuels dans les sociétés pastorales et nomades, il nous faut en comprendre plus au sujet des sociétés dont font partie ces éleveurs. Leur existence et leur environnement ont été marqués par des changements continus, et les termes de variété, de diversité et de flexibilité semblent être ceux qui recouvrent le mieux leur mode de vie.

Historiquement, des groupes variés de Fulbé se sont développés : la ville Fulbé, les Fulbé semi-sédentaires et les Fulbé nomades (c'est à dire les Mbororo, les Wodaabé, les Aku'en). A partir du 17ème siècle, les Fulbé ont établi des empires en Afrique de l'Ouest, parmi lesquels sont les mieux connus, aux 19 et 20èmes siècles, les empires du Fouta Djallon, de Massina, de Sokoto (qui était aussi Haussa) et d'Adamawa au Cameroun de nos jours. Ces empires reposaient sur une idéologie islamique, et ont de ce fait répandu l'islam dans une aire vaste d'Afrique centrale et de l'Ouest. De nos jours, les Fulbé sont associés à l'islam, de même que les Fulbé nomades, bien qu'ils se soient convertis à cette religion relativement tardivement (au cours du vingtième siècle).

Les Fulbé sont divisés en clans variés, reconnaissables par leur nom de clan spécifique. Ces clans sont associés à des styles de vie divers, et, parfois, dans les cas des groupes nomades, à du bétail ou à des ovins spécifiques. Ils ont aussi en commun un certain itinéraire pour leurs activités pastorales. Les Fulbé ont une langue commune, avec toutefois des dialectes différents. Dans cette étude, nous nous

attachons aux éleveurs et aux (semi-)nomades Fulbé au Niger et au Nigeria. Les groupes principaux que nous avons rencontrés sont les Wodaabé (au Niger) et les Aku (au Nigeria).

Les groupes variés qui sont considérés comme des éleveurs Fulbé sont cependant aussi très différents les uns des autres. Leur style de nomadisme n'est pas identique, et ils ont, à des degrés divers, des occupations autres que pastorales, par exemple, dans le milieu urbain, comme gardiens de maisons, vendeurs de bijoux, ou fermiers dans certains cas, avec des activités dans les transports. Le passé récent de ces groupes montre que la diversification dans leurs activités fait partie du style de vie pastoral comme réponse à une situation de crise. La situation actuelle peut donc être vue comme une variation de cette stratégie ancienne.

Dans les études concernant les Fulbé, l'accent est mis de façon importante sur les codes moraux qui guident les décisions journalières, aussi bien dans leurs relations avec les autres personnes à l'extérieur et à l'intérieur de leur propre groupe (le nom courant pour ce code est 'pulaaku'). Nous ne devrions pourtant pas oublier qu'ils ont aussi ces codes en commun avec d'autres populations sahéliennes. Cependant, le 'pulaaku' est compris comme les codes et le comportement moraux des Fulbé, et la présence de ces codes est bien marquée chez les Fulbé nomades.

Un débat scientifique a eu lieu sur les origines et le sens de ce système de code moral appelé *pulaaku*. Il est intéressant de remarquer que les nombreuses associations Fulbé (comme Billital Maroobé, mais Taabital Pulaaku aussi) considèrent souvent que ce concept de *pulaaku* montre la différence spéciale qui distingue les Fulbé des autres groupes. On peut dire que le *pulaaku* est devenu la "marque" des Fulbé qui leur permet de s'unir et de défendre leurs droits.

Dans les pratiques de nomadisme aujourd'hui, le gros du travail est effectué par les jeunes hommes. Il est important de comprendre la position de ce groupe dans la société Fulbé, car ils ont toujours occupé une place particulière. Le système des groupes d'âge les distingue du reste de la société. Les jeunes hommes sont définis en relation avec leur statut marital et leur liberté de mouvement. Depuis les temps anciens, ils partaient au loin avec le bétail pour faire la transhumance et plus tard pour s'occuper du bétail d'autres personnes, ou bien pour tenter leur chance dans les mines d'or ; leur style de vie au cours de ces déplacements est proche du vagabondage. C'est une période d'initiation à la masculinité. Lorsqu'ils reviennent après ces années de voyage, on attend d'eux qu'ils entrent dans une vie d'adulte, se marient et fondent une famille, s'occupant des troupeaux de la famille avec leurs frères et leur père.

Pour comprendre le style de vie des Fulbé nomades, il est important de garder à l'esprit que leur structure sociale, bien qu'elle soit enchâssée dans un idiome de relations strictes (le *pullaku*) est en même temps extrêmement flexible. Ceci est dû à leur style de vie caractérisé par la mobilité et la nécessité d'être flexible pour nourrir le bétail. Cette flexibilité est reconnaissable dans de nombreux autres domaines sociaux et culturels. Les Fulbé sont généralement extrêmement flexibles dans leur définition des relations de parenté, dans leurs rapports avec d'autres qui peuvent être associés à leur style de vie mobile. Les relations de genre sont également flexibles, bien que les paramètres pour les relations entre les sexes aient connu des

changements, spécialement chez les Fulbé islamisés. Le taux de divorce est élevé, et les relations extra-maritales sont acceptées. Bien que les Fulbé soient endogames en ce qui concerne leur type de mariage, leur style de vie mobile leur fait rencontrer de nombreux autres groupes avec lesquels les relations sexuelles sont aussi possibles. Les jeunes hommes Fulbé qui accompagnent les troupeaux de gros propriétaires de bétail ont la réputation de mener une vie peu sage, sans exclure la boisson, le tabac et la dissipation sexuelle.

Dans les discussions avec Billital Maroobé, il a été fait référence au terme de nouvelles mobilités : qu'est-ce que cela veut dire ?

Bien que la mobilité ait toujours été l'élément central du mode de vie des pastoralistes Fulbé, récemment, ce mode de vie semble avoir connu des changements profonds. A côté des formes anciennes de mobilité, on constate le développement de nouveaux itinéraires qui ouvrent des mondes nouveaux et mettent, d'une façon différente d'auparavant, les nomades en contact avec l'environnement plus vaste dans le contexte de la modernité. Ces changements résultent en une diversité grandissante dans la qualité et la quantité des relations des familles/individus itinérants avec leurs familles et partenaires "à la maison" d'une part, et avec les "autres" perçus comme tels d'autre part.

Ces dernières décennies, les sécheresses, les surfaces de pâturage en diminution, et les fermes et l'élevage urbains en augmentation, ont influencé le style de vie des nomades qui adoptent progressivement un mode d'existence en tant que bergers dépendants et travailleurs en ville. Ces évolutions, qui peuvent être la conséquence d'une "crise" dans les sociétés pastorales, ont cependant aussi ouvert un monde nouveau, où la scolarité, d'autres formes de travail et la confrontation avec la vie urbaine ont introduit les pastoralistes dans la "modernité". Néanmoins, les nomades sont considérés comme "non-adaptés" aux plans définis par l'État. La mobilité est essentielle dans leur recherche de moyens d'existence décents dans laquelle les animaux jouent un rôle important. Traverser les frontières fait partie de cette recherche. Ces particularités de la culture nomade les ont aussi tenus en dehors des plans de développement et du contrôle de l'État.

Le fait que les éleveurs nomades ne sont pas seulement engagés dans une mobilité qui a quelque chose à voir avec leur style de vie pastoral est connu. Les études sur leur pastoralisme urbain ou leur implication dans le commerce sont de plus en plus nombreuses, et ne datent pas d'hier. Dans la grande diversité caractérisant la mobilité, on peut distinguer :

- La mobilité liée au genre : les femmes qui se déplacent pour vendre des remèdes en ville ; ou les hommes qui se déplacent pour leurs travaux de gardiens de bestiaux sur des distances de plus en plus grandes ;
- La mobilité en relation avec les variations écologiques ;
- La mobilité en relation avec les conflits : les nomades tendent à éviter les conflits ; ou la mobilité en relation avec l'aventure chez les jeunes gens et jeunes femmes ;
- La mobilité en relation avec les crises en général.

En relation avec ces nouvelles mobilités, les nomades sont confrontés à de nouveaux risques dans leur vie, par exemple : risques sanitaires, criminalité/conflits, risques économiques, etc.

Qu'est-ce qui est déjà connu au sujet de ces risques dits nouveaux ? Quelles sont les premières indications des nouvelles insécurités liées aux nouvelles mobilités des éleveurs en Afrique de l'Ouest ?

Les conflits les mieux décrits en Afrique de l'Ouest sont ceux qui touchent aux confrontations éleveur-cultivateur. De nombreux chercheurs se sont plongés dans l'étude de ce phénomène, et il en ressort que ces conflits ne font qu'augmenter en nombre. Bien qu'il y ait contestation sur la relation entre ces conflits et la crise de la ressource immédiate, la réalité aujourd'hui est que les conflits sur la terre sont en augmentation, et peuvent même conduire à l'expulsion d'éleveurs nomades du territoire national, par exemple au Ghana du Nord et au Nigeria du Nord. Maintenant que les nomades découvrent de plus en plus des itinéraires de longue distance (vers les zones forestières nigérianes par exemple, voir les publications de Blench dans la liste d'études), les problèmes des conflits sur la terre s'étendent. Ces conflits sont intimement liés aux discussions sur l'état d'étranger et les droits premiers sur la terre ; dans ces discours sur l'autochtonie et l'allochtonie, les nomades sont toujours considérés comme étrangers et leurs droits sont difficilement reconnaissables avant les lois nationales. L'acceptance des Fulbé en tant que peuples indigènes n'a pas vraiment changé la situation jusqu'à maintenant. Ces conflits conduisent à des incertitudes économiques pour les nomades et les poussent dans les zones urbaines, etc.

La position des jeunes hommes semble être sous pression. Ils n'ont plus de position satisfaisante dans la société comme les troupeaux ne sont souvent plus assez grands pour leur permettre de continuer un mode de vie pastoral, et en outre, être berger n'est plus le seul horizon pour ces jeunes gens. A présent, ils ont des possibilités de trouver de nouvelles occupations. Dans de nombreux cas, ils deviennent chauffeurs de camion, de taxi, ou bien ils gardent le bétail de commerçants urbains. Ils semblent être aussi impliqués de plus en plus dans des vols à main armée, ce qui est pour eux une manière facile de gagner leur vie. La phase de la jeunesse paraît empiéter sur l'âge adulte avec cette nouvelle situation dans laquelle les jeunes hommes ne retournent pas toujours à dans leur famille d'origine (celle qui pratique l'élevage).

Les jeunes tendent à se tourner vers la vie en ville dans leur recherche de nouveaux moyens d'existence. Dans certains cas, ce peut être la prostitution, et d'autres formes de travail à bas statut. Les familles pauvres sont en difficulté dans la culture Fulbé, et l'aide mutuelle n'est pas abondante dans les sociétés dans lesquelles tout le monde est soumis au risque. On peut donc se poser la question de savoir quelle sorte de relations ces familles itinérantes ont avec leur famille d'origine. Une raison pour un retour ajourné ou même un non-retour peut être que leur famille a perdu ses bêtes et est trop pauvre pour reprendre avec elle les jeunes après leurs "aventures".

Par contre, d'autres Fulbé (à l'arrière-plan social varié) sont parvenus à être extrêmement riches. Les Fulbé sont depuis longtemps engagés dans le commerce, souvent aux côtés d'hommes et de femmes hausa. Les réseaux commerciaux se sont agrandis et diversifiés au cours du vingtième siècle. De nos jours, de nombreux Fulbé

font du commerce avec la Chine, certains ont même des entreprises en Afrique du Sud. Certains de ces “patrons” ont commencé très tôt à faire des affaires et sont devenus des personnages importants et riches dans leur communauté. Les familles/individus itinérants (pauvres) dont nous avons fait mention plus haut, peuvent dépendre d’eux, comme ils sont, dans la plupart des cas, basés en ville. De nouvelles formes de clientélisme et d’entretien sont ainsi nées. De plus, les actions, idées, etc. de cette élite influencent les modèles de mobilité des autres, par exemple du fait de leur occupation de la terre ou de leurs grands troupeaux. Ils peuvent aussi être des hommes d’influence lorsque les relations avec le monde extérieur sont concernées. Ils ne représentent pas nécessairement leurs frères nomades. Des décisions prises à leur profit peuvent ne pas mener à une vie meilleure pour les groupes nomades, et dans de nombreux cas c’est l’inverse. D’un autre côté, ils peuvent devenir une part de l’aspiration des jeunes gens dans les groupes nomades. Ils sont devenus des emblèmes de la modernité.

La criminalité semble devenir un phénomène en augmentation en Afrique, et les nomades en sont des victimes principales. Les nomades Fulbé sont de plus en plus des proies pour le banditisme ou le gangstérisme, la criminalité mais aussi les maladies vénériennes. Les nomades considèrent ces faits comme de nouvelles insécurités dans leur vie. On peut prendre comme exemple la situation des Fulbé en République centrafricaine, qui sont de plus en plus la cible de bandits et de bandes criminelles qui ratissent la zone. Considérés comme riches, les Fulbé sont des proies faciles pour ces groupes. D’un autre côté, Saibou (2009) rapporte l’augmentation du rôle de garçons Fulbé eux-mêmes dans des actes criminels. Il s’agit là d’une situation nouvelle que nous devrions placer dans le cadre plus large de nouvelles mobilités et nouvelles insécurités auxquelles sont confrontés les nomades en Afrique.

Cette recherche propose de creuser le sujet de ces nouvelles mobilités et des nouvelles insécurités qui les accompagnent dans deux aires spécifiques : l’une dans l’aire “originale” du pastoralisme nomade, à savoir le Sahel au Niger, et l’autre dans les nouvelles zones où se rendent les nomades : la zone forestière dans le Nigeria méridional. Dans chacune de ces zones, les Fulbé nomades sont confrontés à des éléments d’insécurité qui peuvent varier de la sécheresse au manque de sûreté, à la non-protection de l’État ; ou l’inverse... Des données ethnographiques détaillées de ces situations sont urgemment nécessaires pour pouvoir observer les développements récents.

4. Les quatre phases du programme KIC avec le LASDEL, MAI et Billital Maroobé

Les connaissances sont nécessaires pour pouvoir organiser un réseau des savoirs. Il faut impérativement rassembler des données et partager les connaissances de façon à créer ou étendre les réseaux existants. Le processus consistant à développer les réseaux de connaissances est une forme de renforcement des capacités. Dans le cas présent, l'intention n'était pas seulement de renforcer la capacité de Billital Maroobé en tant qu'ONG locale défendant les droits des Fulbé dans plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest, mais aussi de renforcer la capacité d'instituts de recherche locaux.

Le Centre d'études africaines (ASC) s'est entendu avec Oxfam/Novib pour que les idées et les besoins liés au renforcement des capacités de Billital Maroobé forment le point de départ des interrogations scientifiques qui devaient guider la recherche. Les données réelles devaient être rassemblées par des étudiants (doctorants ou de Master) d'instituts professionnels de recherche locaux.

Dans la première phase, l'ASC a formulé et signé des agréments de coopération avec deux instituts de recherche d'Afrique de l'Ouest :

- Le "Laboratoire d'Études et de Recherche sur les Dynamiques Sociales et le Développement Local" (LASDEL) situé à Niamey, et qui a des liens étroits avec l'université Abdou Moumouni de Niamey (Niger).
- La "Millenium Advanced Initiative"(MAI) située à Ugep (État de Cross River dans le Nord-Est du Nigeria), lié à l'université d'Ibadan (Nigeria).

La collaboration entre les chercheurs du Niger et du Nigeria n'est pas chose commune, à cause des différences de langues et d'approches scientifiques. Toutefois, les nouvelles routes de migrations des Fulbé, dont nous pensions qu'elles reliaient le Nord du Niger tout du long à travers le Nigeria jusqu'au Nigeria méridional, étaient une bonne raison de collaborer.

Chaque institut a contribué un ou deux représentants et proposé un certain nombre d'étudiants. Le LASDEL est représenté par Dr. Amadou Oumarou et Dr. Abdoulay Mohamadou, et le MAI est représenté par Dr. Oka Obono. Les étudiants étaient responsables pour la mise en œuvre de la collecte de données et l'exécution des rapports de recherche. Les représentants des instituts de recherche ont pris soin de la supervision des étudiants et du pilotage général du programme. Billital Maroobé était représenté par son secrétaire permanent Dodo Boureïma et son assistant Blamah Jalloh.

Le démarrage a pris environ deux mois, y compris le calendrier (dans ses grandes lignes) du programme; la mise en forme, la signature et le scannage de tous les contrats; l'étape suivante de la spécification du budget³; le planning logistique de la première table ronde à Niamey avec tous les participants.

L'essence de la deuxième phase était la rencontre de toutes les parties concernées et la mise sur pied de la recherche pour la rendre opérationnelle. La première table ronde

³ Pour un budget détaillé voir l'annexe.

s'est tenue les 10 et 11 mai 2010 à Niamey⁴. Outre le but de nous présenter mutuellement ainsi que nos instituts/organisations, l'objectif de cette table ronde était triple :

- Identifier avec Billital Maroobé les problèmes majeurs auxquels sont confrontés les Fulbé aujourd'hui et quelle sorte d'information scientifique ils suggèrent qui aiderait à renforcer leurs activités de plaidoyer.
- Définir un thème de recherche qui soit important et pertinent pour l'exécution d'une recherche et pour la mise en place d'un réseau durable et opérationnel.
- Formuler des questions de recherche comme point de départ pour les étudiants dans leur travail de terrain, et se mettre d'accord sur une méthodologie et un planning partagés.

La troisième phase consistait en la mise en œuvre de la recherche. Deux équipes de recherche se sont mises à préparer une proposition de recherche fondée sur les questions de recherche formulées et la méthodologie enseignée au cours de la table ronde. Une partie de la phase de préparation comprenait aussi la lecture de la collection d'études relativement récentes en anglais et en français sur le sujet que Mirjam et Kiky avaient rassemblée dans la bibliothèque de l'ASC et des articles de journaux⁵. Nous avons également inclus la réalisation d'un film comme partie du processus.

Safia Soumana Sambo et Harouna Madou du LASDEL ont préparé leur recherche dans la région sud-est du Niger dans la zone de Gadabédji, environ à 100km au nord de Maradi. De la mi-juillet à la mi-septembre, ils sont allés dans l'aire de recherche et sont restés une période de deux mois dans divers campements éloignés de transhumants Fulbé. De temps en temps, ils se retiraient à Maradi pour analyser et rédiger les résultats trouvés.

Au Nigeria, un groupe de douze étudiants⁶ faisant partie de MAI a divisé les tâches de recherche et s'est réparti l'étude entre eux. La partie principale de l'étude a été effectuée à Itigidi et Ugep et une partie plus petite a été réalisée dans la région de Lagos. Les résultats des données trouvées par les deux équipes de recherche sont présentés dans la section 5.

Film

Nous avons inclus le film dans le programme à la fois comme stratégie de dissémination, et comme partie prenante du processus. A la suite du vol d'un ordinateur au Nigeria et de façon à souligner le rôle de l'équipe dans la technique de la réalisation du film, nous avons décidé d'introduire un bon cameraman dans cette partie du programme. Le résultat est un court documentaire dans lequel nous présentons de façon prédominante la recherche faite au Nigeria. Par la suite, nous entendons "utiliser" ce film dans des buts variés, et nous voudrions suggérer de réaliser aussi un film sur le cas du Niger qui pourrait alors servir dans les activités des réseaux, pour le renforcement des capacités à l'intérieur des instituts de recherche, et pour une dissémination des résultats de ce programme ultérieurement.

⁴ Pour une liste complète des participants, voir l'annexe.

⁵ Pour une liste de titres voir l'annexe.

⁶ Precious Ofem, Ebri Abam Ebri, Isang Ofem, Kate John, Sylvanos, Maria Ofem, Omenka Obono, Cristopher Obono, Alice Obono, Abaloke Lekem, Lionel Ibiang et Ballo Arikpo.

Quelques commentaires sur le processus

Dans la pratique, il est apparu que le processus de la recherche elle-même a été un défi et un enseignement. Une impression : l'étude était située dans le sud et le sud-est du Nigeria (Calabar/Ugep dans la région de l'État du Cross River et dans celle de Lagos/Ogun/Ondo) et dans le sud-est du Niger (région de Maradi/Dakoro). Ce choix pour deux pays voisins a été motivé par la supposition que les réseaux et les itinéraires des éleveurs se déployaient en traversant les frontières. C'était bien le cas ; cependant ces deux pays ont une histoire coloniale différente, qui s'exprime dans leur langue officielle, l'anglais au Nigeria et le français au Niger. Cette barrière de la langue est probablement une des raisons pour lesquelles relativement peu de recherches sont entreprises en commun entre instituts de ces pays respectifs. Dans notre programme, l'aspect bilingue de la collaboration a été plutôt un défi qu'un obstacle. Nos participants francophones ont consacré pas mal de temps aux articles écrits en anglais, et les anglophones ont eu l'occasion d'améliorer leur français au cours des discussions animées tenues dans cette langue. Cependant, le travail sur les rapports en anglais et en français s'est révélé exiger beaucoup de temps. Pour les réseaux d'éleveurs qui se trouvent de part et d'autre des frontières, la barrière de la langue n'est pas un grand obstacle, puisqu'ils ont les langues hausa et fulani en commun. Outre ce bilinguisme, nous avons été confrontés à une autre division intéressante entre les deux pays. Il s'est révélé qu'il n'était pas possible de voyager par air directement entre le Nigeria et le Niger. La seule connexion entre Kano et Niamey a été interrompue il y a un an. La solution alternative était donc un long vol passant par l'une des autres métropoles d'Afrique de l'Ouest, ou bien de voyager par la route, ce qui est devenu de plus en plus dangereux au cours de la période de durée du programme, vu l'augmentation de la criminalité et de la violence dans la région. Toutes ces expériences ont cependant contribué à augmenter nos connaissances sur les problèmes auxquels les éleveurs sont confrontés.

5. Étendue du domaine de l'étude, formulation d'un plan de recherche et questions à poser

La table ronde a duré deux jours. La première journée a été dédiée à la discussion entre tous les participants pour s'informer et échanger des informations sur la situation actuelle et les problèmes des Fulbé. Le jour suivant, nous avons formulé le plan de recherche et les questions fondées sur la discussion de la journée précédente.

Dodo et Blamah qui représentaient Billital Maroobé menaient la discussion et étaient bien informés pour présenter les problèmes majeurs actuels des Fulbé. Selon eux, les Fulbé sont actuellement confrontés à différents types d'insécurité. Récemment, des conflits sont survenus au Nigeria et au Bénin où certains groupes d'éleveurs en ont attaqué d'autres et leur ont volé leur bétail. Ces raideurs semblent être bien organisés et transportent les animaux volés en camion à travers la frontière. Un massacre a aussi eu lieu parmi les résidents du plateau de Jos au Nigeria, et les agresseurs semblent être des Fulbé du Niger. Dans ces conflits qui continuent encore, les Fulbé peuvent être aussi bien les victimes que les agresseurs.

L'une des activités de Billital Maroobé consiste à établir des agréments entre pays pour faciliter la transhumance transfrontalière. Les violentes attaques ont cependant imposé des limitations au transport de bétail (qui n'est plus autorisé entre 21h et 8h), et forment un obstacle à la réalisation des agréments transfrontaliers pour les Fulbé transhumants.

Les itinéraires de longue distance qui nécessitent de traverser les frontières forment un risque pour la santé des animaux. De plus, la mobilité d'un côté et la modernité de l'autre ont résulté en de nouveaux types de risques pour la santé humaine. La liberté pour les jeunes migrants de nouer des relations sexuelles dans des lieux étrangers facilite le transfert des maladies sexuellement transmissibles et la manifestation progressive de la prostitution.

Les représentants de Billital Maroobé soulignent qu'avant tout ils ont besoin d'une base scientifique pour renforcer leur rôle de plaidoyer avec les États voisins et pour raffermir leur position dans la discussion avec les services civils, dans le contexte de la modernité et de la mobilité, des risques sanitaires et des insécurités sociopolitiques et économiques.

Selon Oka, la situation au Nigeria, en termes de santé humaine, est caractérisée par le fait que les gens sont généralement très mal informés au sujet des risques pour leur santé et que, pour cette raison, ils prennent rarement des précautions. En termes de conflit et de violence, des heurts se produisent régulièrement entre éleveurs et agriculteurs, parce qu'ils ne partagent pas le même concept de l'espace. Les éleveurs nomades utilisent des territoires et des espaces depuis des générations et se les ont mentalement "appropriés". Mais il peut arriver qu'ils arrivent un jour dans de tels territoires "appropriés" et se trouvent confrontés à des obstacles nouveaux qui les empêchent de continuer la pratique de leurs modes de vie traditionnels. Un certain niveau de compréhension de ces cartes mentales qui existent dans l'esprit des migrants est une condition nécessaire pour faire des recherches dans ce domaine.

Nous avons discuté de la démarche et de la faisabilité de la recherche proposée dans laquelle toutes les questions auxquelles les Fulbé sont confrontés de nos jours ont été prises en compte :

* L'économie pastorale, c'est à dire, le système d'élevage aussi bien que l'accès aux marchés, au paiement des taxes, etc.

* Les nouvelles formes de mobilité : nouveaux itinéraires, nouvelles technologies (dans les transports des animaux en tant que partie d'une nouvelle forme de mobilité)

* Les stratégies innovantes, par exemple, la vente de bétail pour obtenir des variétés nouvelles, mieux adaptées, à partir de pays étrangers.

Pour s'assurer d'une démarche méthodologique identique, les méthodes de recherche proposées ont été exposées de façon extensive par Oka. Oka a expliqué son modèle "OEM" (Ontologie – Épistémologie – Méthodologie) pour faire prendre conscience aux chercheurs de l'influence que leur présence et leur personnalité peuvent avoir sur les résultats de l'étude et comment optimiser les résultats grâce aux points forts individuels. La recherche est qualitative de nature et fondée sur trois types différents d'entretiens : entretiens individuels en profondeur, entretiens en groupe en profondeur, et entretiens avec des informants-clés. De plus, les histoires de vie doivent être recueillies. L'observation participante est un élément important de la méthodologie.

Nous nous sommes mis d'accord finalement sur le plan suivant :

Le point focal se portera sur différents groupes d'éleveurs nomades qui suivent tous des pistes différentes le long d'un itinéraire allant du Niger au Nigeria. Il sera fait une distinction entre les familles Wodaabé semi-nomades qui voyagent au grand complet et les autres groupes représentés par les bouviers qui ont laissé leur famille et entreprennent le chemin sans elle. Les chercheurs feront une distinction entre les stratégies traditionnelles et l'exploitation de nouveaux itinéraires et/ou techniques. Nous avons aussi proposé de repérer les campements de Fulbé dans les zones forestières, dans l'État de Cross River au Nigeria, à Ugep.

Nous avons donc proposé une comparaison entre deux sites : Ugep (Nigeria) et Maradi (Niger) et nous nous sommes efforcés d'identifier les connections entre eux. Les sites sont choisis pour leurs manières différentes d'intégration des styles nomades, et pour leur interrelation en conséquence des nouvelles mobilités. De plus, la relation entre les aires rurales et les centres urbains, les différences démographiques au regard du ratio Fulbé-non-Fulbé dans la région seront prises en compte aussi bien que le contexte de la modernité et la politique du gouvernement vis-à-vis de ces groupes.

Le premier cas se situe dans la région du Maradi/Dakoro dans le sud-est du Niger. Cette zone est connue pour le nomadisme de longue distance de principalement des groupes de Wodaabé et d'Uda datant du 17ème siècle. Le focus sera sur:

- des types spécifiques de mobilité (migrations temporaires) de femmes et de jeunes hommes dans le but de rechercher et de vendre des remèdes traditionnels (voir Boessen 2007 ; Loftsdottir 2006)

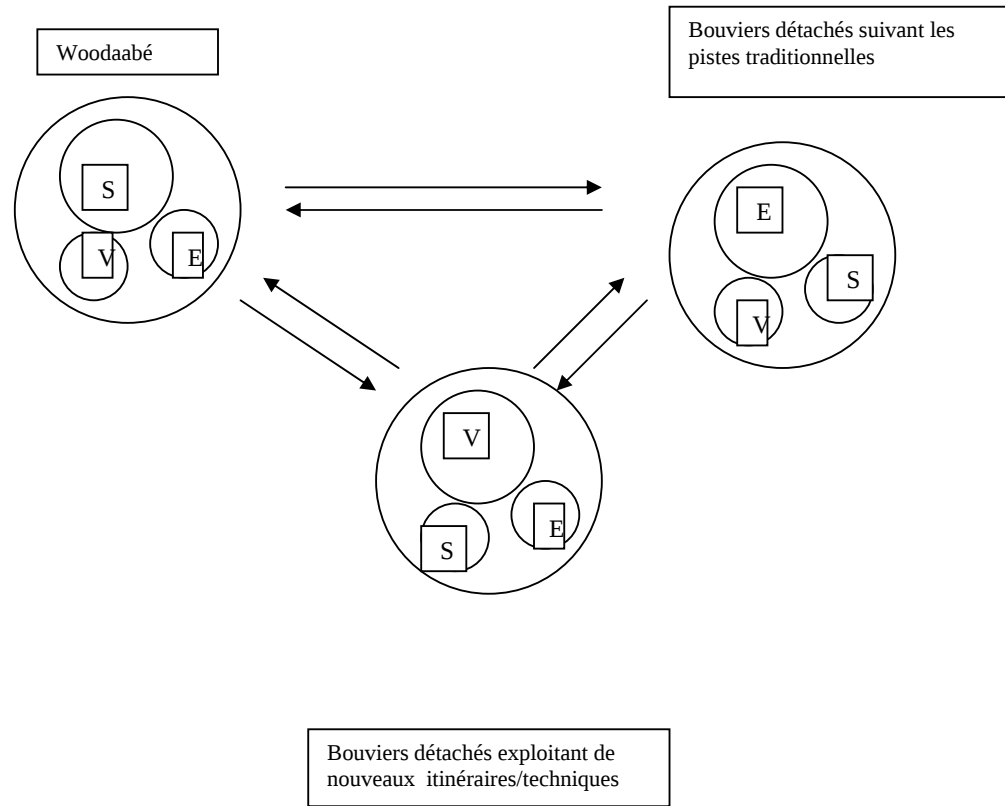
- les conséquences sévères des sécheresses : des aires de pâturages qui sont en diminution et le risque de perdre des quantités importantes de bêtes du fait de graves famines
- des conflits entre groupes de voisins et plus spécifiquement des conflits agriculteurs-bouvier

Le deuxième cas se situe dans les zones de forêts de l'État de Cross River dans le sud-est du Nigeria, à Calabar et à Ugep. C'est le lieu d'origine des Yakurr (bien qu'ils aient migré par vagues dans la région). La croissance phénoménale de la population Yakurr à partir du milieu du siècle dernier a conduit à une expansion non anticipée dans les régions de résidence originales, convertissant les terres précédemment cultivées, empiétant sur des terres appartenant à des peuples voisins, et stimulant souvent des conflits violents.

Les Fulbé et les Hausa ont des styles de vie similaires et ils feront partie de l'étude. Ils sont arrivés tardivement dans l'environnement d'Ugep. Les jeunes gens avec des troupeaux campent en dehors d'Ugep. Ugep est l'un des endroits où ils se sont établis très récemment. Dans cette région, il n'y a pas de longue tradition de bouvier Fulbé en contact avec les sociétés sédentaires, mais le monopole du commerce des bestiaux assure que la population indigène est fournie en bœuf régulièrement et permet un contexte pour la résidence temporaire des éleveurs itinérants.

Les points guidant la recherche ont été traduits en terme d'"insécurités". Les insécurités qui sont examinées ont été définies en tant que **santé, économie et violence**. On présume que tous les groupes sont confrontés à toutes les insécurités définies, mais l'on porte l'attention sur un groupe pour lequel c'est la santé qui pose le problème le plus grand, alors que l'économie forme l'insécurité la plus importante pour un autre, et que pour le troisième c'est la violence.

Dans le diagramme ci-dessous, les relations entre les insécurités telles qu'elles sont définies ont été tracées comme suit : S = santé, E = économie, V = violence



Les relations entre les diverses insécurités seront considérées dans le contexte des mémoires et de la reconstruction du style de vie des Fulbé nomades et en termes de nouvelles formes de mobilité.

Nous avons défini le problème central de la recherche comme suit :

“A quelles nouvelles formes d’insécurité les éleveurs Fulbé (aussi bien semi-nomades que transhumants) sont-ils confrontés dans leur mobilité dynamique courante?”

Les questions dirigeant la recherche sont développées en trois dimensions :

1. Contexte : Ethnographie (y compris la sexualité) – Économie – Sociopolitique
2. Route : mobilité dans le passé liée aux mémoires – formes de pastoralisme
3. Insécurité et mobilité : différents sous-groupes seront distingués, à savoir des groupes d’âge, sexe, etc.

Dans la phase suivante, chaque équipe de chercheurs a commencé à lire les études publiées pertinentes et a conçu sa propre proposition de recherche. La phase de préparation pour le travail de terrain réel a pris entre six à huit semaines, y compris le transfert des moyens financiers, l'obtention des permis de recherche nécessaires et l'organisation de résidence temporaire.

Le travail sur le terrain a pris environ deux mois. Dans la section 6, des résumés des rapports de recherche des étudiants chercheurs sont présentés.

6. Résultats de la recherche

Une des hypothèses de la recherche était l'idée qu'il existe des liens extensifs entre le Niger et le Nigeria. Ceci s'est révélé juste, spécialement entre les nomades au Niger et au Nigeria du Nord. Cependant, comme l'étude le montrera, les problèmes d'insécurité ont changé la situation. Nous nous attendions aussi à trouver un lien clair entre les nomades au Nigeria méridional et au Niger, et pensions que les éleveurs et le bétail au Nigeria méridional venaient au moins en partie du Niger. Nous n'avons pas trouvé ce lien aujourd'hui, et en avons seulement relevé certaines étapes historiquement parlant. Les Fulbé du Niger et du Nigeria du Nord ont migré vers le Nigeria central, et à partir de là ils se dirigent vers le Sud. Le lien attendu entre les sites de recherche était donc différent de ce à quoi nous nous attendions. Par conséquent, l'idée de suivre des familles du Niger au Nigeria et vice versa n'a pas fait partie de la méthodologie de notre recherche. Les deux études présentées peuvent donc être lues comme deux études de cas séparées, bien que les groupes soient effectivement liés par leur style de vie et même des lignées familiales éloignées.

Étude de mobilité et de vulnérabilité parmi les éleveurs fulbé à Ugep, État de Cross River, Nigeria (Auteur : Oka Obono)

Aire de l'étude

Les Yakurr de la rivière Middle Cross, qui parlent le Lokurr, ont une tradition non-autochtone en commun, selon laquelle ils ont migré de la région de collines au sud de la rivière, vers le territoire de Lekanakpakpa (ou les collines Etara), qui sont situées dans une aire de gouvernement local Ikom. Leur dernier lieu d'implantation majeur se trouvait à 58 kilomètres de leur présente situation dans le territoire yakurr d'aujourd'hui, en amont de la Cross River (Forde, 1964 : 1). Des lieux d'établissement précédents, dont on pense qu'ils jettent plus de lumière sur leurs attitudes culturelles actuelles, ont été théorisés et sont le sujet de recherche à l'heure actuelle (Obono, 2010).

Le lieu d'implantation prototypique portait le nom d'Umoen (traduit par « Petit Ugep »). C'était un lieu d'établissement composite qui était aussi le foyer ancestral des Nsofang, Mkpote, Agbotai, Nkome, Olulumo, Netim, Obung et Etara. Dans la langue de ces peuples de langue Ejagham, Umoen était appelé Onughi et Okimaya (Onor, 1994). L'historiographie des Yakurr identifie donc la mobilité comme une cause et une source majeures de leur histoire ethnique et de leurs attitudes culturelles. Elle offre un contexte pour la compréhension de l'hospitalité qu'ils manifestent traditionnellement à l'égard des étrangers puisque leurs traditions allochtones montrent qu'ils ont été eux-mêmes des étrangers pour la plus grande partie de leur histoire.

Les Yakurr n'étaient pas un peuple des rivières et leurs migrations ont eu lieu par voie de terre en plusieurs parties sur de nombreuses années (Obono, 2000). On fait en général une distinction entre les villes yakurr dans lesquelles les migrants originels se sont établis et celles qui ont été formées une génération ou deux plus tard par des migrations locales, à la suite de dissensions, à partir d'Ugep. La première catégorie comprend trois villes : Idomi (où est demeurée une section du groupe principal, qui a fondé Ugep), Ugep même, et la communauté de Nko, établie séparément. Le deuxième groupe est constitué d'Ekori et de Mkpani. Assiga, Inyima, Agoi Ibami et Agoi Ekpo sont des villages voisins qui parlent le Lokurr comme deuxième langue (Iwara, 1988), mais leur unité avec le peuple Yakurr a suivi un cours progressif de diffusion culturelle et de relations commerciales solides. Selon Forde,

La tradition concernant les quartiers [à Ugep] était que deux aires d'implantation, Idjiman et Mkpani, ont été établies lorsque Yakö s'est installé pour la première fois à Umor. Des quartiers différents ont par la suite été établis par des groupes s'étant séparés d'Idjiman pour former Idjum et Ukpakapi, et, il y a deux générations, un nouveau quartier, Biko-Biko, a été fondé, principalement par des migrants originaires d'Ukpakapi. Entre-temps, tôt dans l'histoire d'Umor, une friction grandissante entre Nkpani et un autre quartier a escaladé en des bagarres sérieuses, qui ont eu pour issue la migration de Nkpani pour fonder un village séparé portant ce nom (Forde, 1964 : 169).

La plus grande des implantations yakurr, Ugep, a une longue histoire de migration et d'attitude d'accommodation envers les étrangers. Au cours des trente dernières années, la région a connu un nombre croissant d'éleveurs fulbé et de leur bétail dans et autour d'Ugep, notamment Itigidi au nord-ouest.

L'installation d'un campement a été négociée avec les autorités locales à Itigidi et les Fulbé ont un bail, qui expire en 2012. Les changements dans les conditions climatiques et les précipitations irrégulières ont conduit les Fulbé à migrer plus loin dans le sud et plus fréquemment que ce n'était le cas auparavant. Ils y restent aussi plus longtemps du fait du retard des pluies au Nigeria du Nord. Les pressions de la vie moderne, accentuées par le processus d'urbanisation d'Ugep, la croissance rapide de sa population, et la propriété privée de la terre, ont renforcé les conditions qui rendent le mode de vie traditionnel d'élevage des Fulbé assez précaire.

L'étude a examiné les vulnérabilités mutuelles qui résultent des rencontres inévitables entre ces différents systèmes économiques – l'un pastoraliste et mobile et l'autre de cultivateur et sédentaire. Elle a mis en lumière des points de tension et des domaines de coopération prospective entre les deux types de communautés. Au moyen d'une combinaison de stratégie de recherche, qui comprenait des discussions de groupe, des entretiens personnels, et des techniques photographiques, elle a identifié les impacts en matière de santé d'une économie mobile et ses implications pour des hôtes sédentaires. Elle

a établi les conditions dans lesquels naissent les conflits et a décrit les mécanismes typiques disponibles pour les résoudre. L'étude montre que les Fulbé que l'on trouve dans le Nigeria méridional sont originaires de façon prédominante de la région de Lokoja et constituent une branche détachée du tronc original. Ils sont constamment mobiles et retournent annuellement à Lokoja ou dans les moments de crise, pour des raisons de solidarité et de sécurité. Le travail sur le terrain a été effectué en 2010.

Collaboration

L'étude est fondée sur la collaboration entre le Centre d'études africaines (ASC) de Leiden, aux Pays-Bas, et la Millenium Advancement Initiative (MAI), Nigeria, et l'Institut basé au Niger, le LASDEL. Ce partenariat était pratique parce qu'il a permis une investigation des mobilités transfrontalières suivie.

Méthodologie

L'étude a opté pour un point de vue de recherche qualitatif pour deux raisons : d'abord, en raison des populations mobiles et hautement fluides investiguées, et ensuite, du fait qu'une expertise générale de type quantitatif ne serait pas appropriée dans le cas de systèmes relativement instables. Une combinaison d'observation, d'entretiens approfondis, de discussions centrées de groupe et d'entretiens avec des informants clés a été mise en œuvre avec à la fois des cultivateurs d'Ugep et des éleveurs fulbé. Des techniques photographiques ont permis de capturer les dimensions psychologiques des résultats de l'étude.

Activités

Les principales activités de la recherche comprenaient une table ronde de méthodologie à Niamey, dans laquelle deux membres du MAI participaient. De plus, une réunion à caractère technique a été organisée pour d'autres chercheurs du MAI. Des instruments ont été développés et pré-testés. Ils ont servi à suivre de façon continue les mouvements du bétail entrant dans et sortant de la communauté d'Ugep et de ses environs. Un groupe d'immigrants Fulbé à Itigidi formait le point focal de la recherche. Des visites répétées ont été faites à ce groupe sur la base du rapport et de la confiance qui avait été établis entre ce groupe et les chercheurs.

Résultats

Les recherches montrent que la migration vers le sud des Fulbé entraîne des réactions hostiles de la part des communautés hôtes (en général de cultivateurs) dans le Sud. Il s'agit du résultat du conflit mutuel des systèmes économiques et de l'absence de démarches proactives productives qui soient en mesure de faire fondre les pratiques économiques disparates en un tout productif. La réponse des pasteurs nigériens a été de maintenir une base sédentaire sur les marges des communautés, qui peut être démantelée

rapidement, pour saisir les opportunités de pâturage ailleurs ou pour éviter les attaques.

1. Les terres de pâture sont menacées par la désertification et les autres forces environnementales, intensifiées par le changement climatique.
2. La migration présente des défis qui sapent la raison même de vouloir se déplacer, avec des communautés sédentaires pouvant être hostiles au bétail qui détruit les récoltes ou compromet la biodiversité. Un conflit peut en résulter.
3. Les éleveurs nigériens ont choisi d'autres schémas de migration avec une trajectoire de base qui descend vers le sud, mais avec un retour annuel à une base centrale à Lokoja en vue de l'expression de la solidarité et pour passer en revue les défis confrontant les Fulbé mobiles.

La répartition géographique

1. Les éleveurs fulbé à Ugep/Itigidi appartiennent à un groupe d'éleveurs dont on peut retracer le parcours jusqu'à Lokoja dans l'État de Kogi. Après être venus des zones centrales nord et ouest, ils se sont finalement installés dans le Sud du Nigeria. Tout en se déplaçant, ils gardent des liens forts avec Lokoja. Ils sont allés aussi loin au sud que la ceinture du Niger à Enugu, Abia, Abakaliki et des parties des États d'Akwa Ibom et Cross River. Parfois, lorsque des crises ou des conflits violents éclatent, ils reprennent leurs quartiers à Lokoja, et y restent jusqu'à la résolution de la crise.
2. La langue principale est le fulbé, mais ils parlent aussi le pidgin et l'anglais. Ces capacités linguistiques ont été renforcées par des séjours prolongés, bien que l'équipe de recherche ait découvert la tendance pour les éleveurs à feindre l'impossibilité de parler autre chose que le fulbé, manière d'éteindre les tensions dans les moments de conflit.

Types de déplacements

Les types de déplacements des Fulbé nigériens sont gouvernés par leur recherche de nourriture, de sécurité et de marchés.

1. Lokoja dans l'État de Kogi est la base de départ à partir de laquelle les éleveurs s'enfoncent dans le Sud du Nigeria, dans une direction vers l'est. La direction sud-ouest est exclue, car le fleuve Niger ne coule pas dans cette direction. Les Fulbé et leur bétail suivent la rivière en allant vers le delta, qui est une région déjà en proie à la violence et aux conflits de communautés liés au contrôle des ressources.
2. Les pasteurs nomades au Nigeria organisent leurs intérêts à travers Miyetti Allah, un réseau parapluie qui prend en compte la vulnérabilité associée à un style de vie mobile et pastoral. On peut remarquer que beaucoup de progrès a été réalisé par cette organisation dans le

domaine de l'arbitrage et de la résolution des différends de la part de ses membres.

3. Les types de déplacements dans le Nigeria méridional sont focalisés, stratégiques et prévisibles. Ils sont gouvernés par trois considérations :
 - a. La première est la nécessité de trouver des pâturages pendant la saison sèche dans les périodes de soudure et de manque de nourriture pour le bétail. A ce moment-là, les bouviers suivent les rives du Niger à la recherche d'eau et de végétation fraîche pour leurs animaux. Ils installent des camps temporaires à l'occasion pour deux semaines ou plus avant de reprendre leur chemin.
 - b. La deuxième considération est la nécessité d'éviter les conflits avec les communautés hôtes en adoptant des actions stratégiques. Il y a un danger potentiel à faire paître ses bêtes sur le territoire d'une communauté hôte pendant la saison des pluies. Pour ne pas risquer de divaguer sur des terres agricoles pendant la saison des pluies, les éleveurs s'éloignent du territoire de la communauté pendant cette période pour faire paître les animaux sur des champs ouverts propriétés du gouvernement. Un exemple en est la zone militaire à Abakaliki, dans l'État d'Ebonyi, où la plupart du bétail dans cette aire géographique est maintenue jusqu'à la fin de la saison agricole.
 - c. La troisième considération est liée à des conflits inter ethniques ou religieux dans les États du Nord du pays. Dans le cas de tels conflits, les éleveurs mènent leur bétail en masse à Lokoja.

Ainsi, les déplacements à partir de Lokoja sont déterminés par la nécessité de trouver des pâtures ; la nécessité d'éviter les différends ; et les pressions exercées par le conflit inter-ethnique ou religieux dans le Nord du Nigeria. Les mouvements ne sont pas liés au hasard. Ils sont focalisés et prévisibles. Les deux premiers sont causés par des facteurs climatologiques naturels, tandis que le dernier a des motivations politiques.

Perception de la communauté

1. La communauté d'Ugep a une perception positive des Fulbé. A Lokoja et dans les environs, cependant, la perception est moins positive. Les Fulbé y sont perçus comme un peuple marqué par le clanisme, qui préfère rester entre soi et ne fait pas d'efforts d'intégration avec d'autres. A Ugep, on les considère comme paisibles et dotés du sens des affaires, frugaux et riches. Une telle perception découle de la longue relation qui existe entre la communauté et les éleveurs.
2. Les Fulbé sont perçus par la communauté comme paisibles et dotés du sens des affaires, bien que les gens plus jeunes voient en leur présence une atteinte à l'économie indigène de culture. Ils voient en la présence des éleveurs et de leur bétail un signal de mauvaises affaires pour les cultivateurs.

3. Pour de nombreux membres de la communauté, il est difficile de différencier entre les pasteurs fulbé et les Hausa qui vivent aussi parmi eux.
4. Les déjections du bétail sont tenues responsables pour une sorte d'herbe particulièrement tenace qui est très adverse aux récoltes. Le bétail est censé être responsable des dégâts faits aux récoltes dans les champs.

Coopération économique

La coopération économique entre les éleveurs et leur communauté d'accueil est centrée autour du commerce du bœuf, avec les Hausa comme intermédiaires. Les éleveurs ont besoin de terres sur lesquelles s'établir et faire paître le cheptel, et les communautés hôtes ont besoin du bœuf comme principale source de protéines.

1. Dès qu'un environnement paisible a été repéré, les éleveurs se réunissent avec les jeunes et les chefs de la communauté pour mettre sur pied un Mémoire d'entente qui spécifie les termes et conditions de leur séjour et des opérations les plus susceptibles de minimiser les conflits et d'assurer un bénéfice économique mutuel. Les éleveurs sont parfois invités à des réunions de la communauté sur des questions de sécurité.
2. La coopération économique existe dans le domaine de la vente de viande et des produits laitiers, entre les éleveurs fulbé et les communautés hôtes.
3. Les éleveuses vendent du fromage aux membres de la communauté. Il leur arrive de se déplacer en dehors de la communauté proche dans ce but. Leurs affaires avec les membres de la communauté se réduisent apparemment à cette vente de fromage.
4. Les jeunes des communautés hôtes sont plus importants que les anciens de la communauté dans les agréments qu'ils mettent sur pied du fait de leur présence dans les exploitations agricoles et de leur rôle pour une mobilisation éventuelle en cas de conflit ou de guerre.
5. Le Mémoire d'entente définit les obligations financières des éleveurs et la responsabilité de la communauté d'accueil pour procurer une protection à leur famille et leur bétail. Le paiement se fait sur une base annuelle et peut changer en fonction des situations variées.
6. Les Hausa sont les intermédiaires dans l'économie d'échange du bœuf. Ils sont plus adaptables et achètent de jeunes vaches aux éleveurs qu'ils vendent à une date postérieure.

Conflit de valeurs

1. Les valeurs des éleveurs sont différentes de celles de leur communauté hôte. Bien qu'ils soient disposés à s'installer quelque part s'ils trouvaient des terres de pâturages permanentes pour leur bétail, la possibilité d'une telle installation est réduite. Comme l'expliquait le chef

- à Itigidi, « pourquoi quelqu'un déciderait-il de se déplacer s'il y avait de l'herbe pour le bétail ? »
2. Il est peu probable que les communautés locales accorderont aux éleveurs une résidence permanente, au regard de la « menace du bétail » et de la nature des pratiques agricoles dans les communautés locales.
 3. Bien que les Fulbé ne rejettent pas l'idée de s'installer de façon permanente, il est difficile de le faire que ce soit dans le centre des communautés ou à la périphérie. Ils s'installent sur les marges des communautés, dans un camp d'environ dix huttes de terre avec des toits de paille, à proximité de rivières ou d'autres sources d'eau naturelle – une autre raison de tensions avec la communauté hôte.
 4. L'interaction entre les Fulbé et la communauté hôte est limitée à la coopération économique. Les relations ne se sont pas étendues à une coopération culturelle. Les mariages avec la communauté hôte sont découragés.
 5. Les valeurs d'auto-préservation et de protection d'un style de vie établi chez les éleveurs sont semblables à celles des communautés hôtes et c'est à force de similarité que les conflits se produisent.
 6. L'intermariage entre les éleveurs et leur communauté hôte est interdit.

Types de conflits

1. Les éleveurs sont enclins à quatre types de conflits :
 - a. Le premier est le conflit rencontré en cours de route. Les communautés n'aiment pas que les éleveurs passent avec leur bétail, par peur du risque de dommage infligé aux récoltes. Les routes seront souillées de bouse de vache. Cette situation peut amener à des attaques physiques contre les éleveurs lorsqu'ils passent.
 - b. Le deuxième type de conflit est dû à la mise en pâture des animaux dans des aires où celle-ci n'est pas autorisée. Ceci dépend de la saison et du cycle des activités agricoles. Le Mémorandum d'entente aide à définir des aires spécifiques de pâture pour les éleveurs, spécialement pendant la saison des cultures, ainsi que la durée dans la communauté hôte comme moyen de prévenir les conflits. Le Mémorandum établit les implications pécuniaires du contrat. Les conflits se produisent lorsque d'autres éleveurs qui ne sont pas au courant des termes des agréments errent sur les terrains de la communauté et paissent dans des champs ou des aires non autorisés. Dans de tels cas, les éleveurs établis peuvent devenir la cible de la vindicte de la communauté hôte.
 - c. Le troisième type de conflits a un rapport avec les actes de jeunes membres de la communauté qui s'organisent pour voler

du bétail ou pour les tuer par arme à feu par ressentiment, comme cela s'est produit dans la communauté Biase, ou encore par représailles pour des récoltes détruites.

- d. Le quatrième type de conflit, qui est peut-être le plus dangereux, a un rapport avec les attaques de représailles associées avec la violence contre les personnes originaires du Sud qui vivent dans le Nord du Nigeria. La violence Nord-Sud au Nigeria a fait l'objet de mainte étude. Lorsque des conflits ou des vagues de violence religieux ou politiques ont lieu dans le Nord, les éleveurs dans le Sud se sentent en danger d'être victimes de vengeance. Ils peuvent devenir la cible de la violence de jeunes et le bétail peut être tué ou blessé. Selon leur vécu, ce type de conflit est le pire.

Conclusion

Un réseau d'éleveurs du nom de Miyetti Allah a été établi dans le but de diminuer la vulnérabilité qui accompagne un style de vie itinérant et menacé. Toutefois, les conflits et la vulnérabilité ne peuvent être réduits que si les éleveurs et les communautés parmi lesquelles ils passent ou s'installent adoptent un modèle qui combine les pratiques de la culture et de l'élevage à l'intérieur d'un même cadre de références. Les conflits qui ont lieu sont des collisions de systèmes de production. Ils ne sont pas enracinés dans l'ethnicité en soi, quoique ceci puisse devenir, avec le temps, un marqueur de conflit. La coexistence pacifique des porteurs de culture de ces systèmes de production est une question de programmes et de développement de politiques pertinents. Les Fulbé ont tendance à s'installer lorsque leur bétail peut paître. Mais le style de vie nomade semble être en déclin chez les membres les plus jeunes de la population fulbé. Certains aimeraient rejoindre les forces armées ; d'autres recevoir une éducation. C'est un mélange fragile et volatile d'aspirations. La solution aux conflits entre éleveurs et communautés hôtes se trouve dans un mélange de leurs activités économiques qui reconnaisse les variations de saison dans ce processus productif unique.

**Nouvelles formes d'insécurité et mobilité dans le société Woodaabé entrant dans la zone Nord de Dakoro dans le sud-est du Niger
(Auteur : Amadou Oumarou)**

Au Niger, l'élevage constitue la seconde activité économique la plus importante du pays. Il constitue le mode d'exploitation agricole le plus pratiqué par la population du poste administratif de Bermo (dans le nord Dakoro). Ces dernières années, cette activité se trouve confronté à de difficultés diverses : succession de sécheresses, raréfaction de ressources végétale et hydrique, croissance de l'insécurité dans la zone pastorale, dégradation de mœurs, etc. ce texte résume les analyses des données recueillies dans le cadre du programme de recherche en cours sur « *les nouvelles formes d'insécurité liées aux mobilités transfrontalières pastorales en Afrique de l'ouest* ».

Du point de vue méthodologique, l'enquête s'est déroulée autour de deux principales phases :

Une première phase qui est exploratoire, a conduit l'équipe sur plusieurs sites autour de la réserve de Gadabédji. Cette étape de la recherche a duré deux semaines et a permis d'identifier les sites de concentration des transhumants et de déterminer les temps de leur passage pour mieux préparer la phase d'approfondissement de l'étude.

Une deuxième phase a été celle d'approfondissement. Elle a concerné la zone nord de la réserve de Gadabédji. Les principaux sites retenus sont Aminata et Akadany. Des sites secondaires ont été retenus du fait de l'affluence des pasteurs et de leurs proximités par rapport aux premiers sites. Il s'agit essentiellement de Bammo, Tiguitout et Tamago.

Sur l'ensemble des sites, des entretiens semi-directifs et des observations directes ont été menés. Dans plusieurs cas, les entretiens n'ont pu être enregistrés du fait de la méfiance des enquêtés. Cependant, des données affinées ont pu être recueillies et traitées.

I. Caractéristiques de la zone pastorale nord Dakoro

La zone pastorale, champ de cette étude se situe dans le poste administratif de Bermo. Ce poste compte deux communes rurales : la commune rurale de Bermo et celle de Gadabédji. Il se situe dans la partie nord du département de Dakoro. C'est une zone de transition climatique située à l'interface du Sahara et du Sahel faisant de cet espace une zone pastorale par excellence. L'examen des caractéristiques physiques et humaines de ces deux communes permettra de mieux cerner cette zone.

1.1. La commune de Bermo

La commune rurale de Bermo est limitée au Nord par la commune de Tchirozérine (Agadez), au Sud par les communes de Roumbou et d'Azagor, à

L'Est par les communes de Roumbou et de Gadabédji, et à l'Ouest par la commune rurale de Tamaya (Abalak). Elle couvre une superficie d'environ 15.000km².

Le relief se caractérise par la vallée de Tarka au centre avec ses multiples affluents que sont Eliki, Korin Adoua et Affaguay. Ces réseaux fossiles ont « une largeur qui varie de 3 à 5 km » (OUMAROU, 2008 : 6). Quant à la présence de la vallée de la Tarka, elle est le signe encore visible « *des périodes pluviales du Quaternaire, lorsque des écoulements importants entaillaient la région* » (REY, 1989 :12). Les dunes et les bas-fonds constituent l'essentiel du paysage de la commune.

Au plan hydrologique, la commune rurale de Bermo compte une mare permanente à Akadany dans l'extrême nord de la commune. C'est d'elle d'ailleurs que résulte le nom du village d'Akadany, un de nos site d'approfondissement de l'enquête. De nos jours, cette mare s'est élargie en devenant une avec celle de Intaguel, dont seuls les habitants du secteur savent faire la différence. Plusieurs autres mares semi-permanentes contribuent à rendre l'eau disponible durant une grande partie de l'année. Cependant, toutes ces mares sont soumises aux aléas de la pluviométrie annuelle.

En outre, la commune dispose d'un forage opérationnel à Bermo et de plusieurs puits cimentés et traditionnels - qui s'effondrent à chaque fois que la pluviométrie est importante : exemple de l'année 2010) - repartis dans toute la commune. La profondeur de la nappe phréatique varie entre 30 et 50 mètres selon les informations recueillies sur place.

Quant à la végétation, elle se caractérise « *par la présence d'un peuplement ligneux composé d'accacia Raddiana, Sclérocarria Birrea, Colpotris Procera et Balanites Aegyptiaca* » (REY, 1989) inégalement répartie sur l'espace communal. Il est important de signaler que la zone de Bermo dispose d'un important tapis herbacé, variable selon la taille de la pluviométrie annuelle.

Les principales activités économiques des habitants de la zone sont l'élevage, l'agro-élevage et le commerce. Les animaux élevés par les habitants de cette zone sont les bovins, les caprins, les camelins et les ovins. L'élevage demeure de loin l'activité dominante et occupe la quasi-totalité des habitants. Il génère l'essentiel du revenu de ces derniers. En plus de l'élevage, dans la limite sud du poste administratif, les populations pratiquent aussi l'agriculture. C'est le cas des habitants de Tacha Ibrahim et Oly (Commune de Bermo) au Sud.

Outre l'élevage et de l'agriculture, le commerce est aussi une activité génératrice de revenus pour les populations de la zone. Pour ce faire, la commune dispose de trois marchés hebdomadaires qui sont Bermo (tous les mardis), Akadany (tous les mercredis) et Oly (tous les samedis). Ces marchés sont animés aussi bien par les populations locales mais aussi par des commerçants venant des villes de Dakoro, Maradi et Kano (Nigéria). Dans ces marchés, divers produits y sont vendus : des céréales, des vêtements, du sucre, du thé, des articles électroménagers, etc.

La commune dispose aussi des infrastructures sanitaires, dont deux centres de santé intégrés (un à Bermo et un autre à Akadany) et quelques cases de santé peu ou pas opérationnelles par manque de personnel.

Les moyens de transport des populations du poste administratif de Bermo sont essentiellement les taxis-brousse (véhicules tout-terrain de marque Toyota, Land-Rover, Land-Cruiser), les motos « Kasea, Royal, etc. » et les animaux de monture (chameaux, ânes et bœufs). Le nombre importants des véhicules de transport en commun et des motos facilite la circulation dans la zone notamment l'accès des populations aux différents marchés.

La population est composée essentiellement de Peuls (*FulBe raneebe* et *Wodaabe*), des Touaregs, des Hausa, et à une très faible proportion des Arabes. Pour administrer efficacement la zone, l'Etat s'appuie sur les chefs coutumiers que sont : les chefs de groupements (*LamiiBe*) et les chefs des tribus ou (*Ardo*). Les *Ardo* sont désignés par les chefs de groupement et nommés par décret préfectoral. Quant aux *LamiiBe*, ils sont nommés par décret ministériel. Il faut noter que la société *Wodaabe* est fortement hiérarchisée. L'autorité du *Lamida*, de l'*Ardo* et du droit d'aînesse sont assez bien respectée. Ils ont la préséance dans la vie ordinaire de la communauté.

1.2. La commune de Gadabédji

Située à 75 kilomètres de Dakoro (chef-lieu de département), la commune de Gadabédji est limitée au nord par la commune d'Aderbissanat (Agadez), au nord-ouest par la commune de Bermo, à l'est par la commune de Belbédji (Tanout) et au sud par la commune de Goula.

La commune de Gadabédji couvre une superficie de 2865 km². La commune tire son nom de ce paysage que les peuls transhumants appelaient en peul « *Ga djibedjè* » (ou paysage accidenté avec beaucoup de termitières). C'est de la transformation de cette expression que dérive le nom de Gadabédji. En effet, le relief de ce terroir communal est constitué d'un paysage accidenté, avec des dunes et des bas-fonds. C'est dans ces bas-fonds que l'on retrouve quelques mares temporaires. La commune ne dispose d'aucune mare permanente. Pour leur consommation en eau et celle de leurs animaux, les populations font recourt aux puits cimentés et aux puits traditionnels. La profondeur de la nappe phréatique varie entre 40 et 60 mètres. Il est important de noter la présence dans cette commune de deux forages pastoraux qui alimentent les populations environnantes en eau potable.

Le climat est de type sahélo-saharien. La pluviométrie est en général faible : 200 à 300 mm par an. La végétation se compose essentiellement des espèces d'épineux et d'un important tapis herbacé constituant un véritable pôle d'attraction d'éleveurs venant des régions d'Agadez, de Tahoua et de Zinder. C'est une zone d'élevage par excellence. L'agriculture est presque inexistante sauf dans l'extrême sud (Affagay) et dans le sud-est (Wourseyna) où la population a de plus en plus tendance à pratiquer de l'agro-élevage pour mieux s'adapter aux différents aléas climatiques et saisonniers.

La commune de Gadabédji abrite une réserve de faune et de flore qui couvre une superficie de 76.000 hectares. Cette réserve recèle un important potentiel en ressources naturelles renouvelable, faisant de la zone un véritable réservoir de la biodiversité dans cette partie sahélo-saharienne du Niger.

La commune de Gadabédji a une population estimée à 3818 dont 2002 hommes et 1816 femmes (RENACOM, 2006). Avec une densité de 10

habitants au km², la commune compte 4579 ménages répartis dans 115 villages et tribus dont 111 villages administratifs⁷.

Trois groupes ethniques se partagent cet espace pastoral : les Peuls (*Wodaabé* et *Doyi'en* ou *fulBe raneebe*) ; les Touaregs et les Hausa qui sont une minorité. Selon les données recueillies sur terrain, le peuplement de la zone reste assez récent. En dehors des Touaregs qui seraient venus des régions d'Agadez (au Nord) et de Tahoua (au nord-ouest), toutes les autres communautés sont venues du sud pour s'installer dans la zone.

Comme dans la commune rurale de Bermo, à Gadabédji, les principales activités économiques restent l'élevage chez les Peuls et les Touaregs, et le commerce chez Hausa et quelques rares nomades. Trois marchés ruraux hebdomadaires desservent la commune. Ce sont les marchés de Wourseyna (Mardi), celui de Gadabédji (Mercredi), et récemment celui de Tiguitout (Samedi).

Pour ce qui est des infrastructures éducatives, la commune compte 18 écoles primaires et centres d'alphabétisation et un collège d'enseignement général (à Gadabédji).

Du point de vue sanitaire, les infrastructures se résument autour d'un centre de santé intégré (CSI) et deux cases de santé mais qui sont non fonctionnelles. Au-delà de ces centres de santé, les populations de la commune se réfèrent à des guérisseurs traditionnels (arboristes, marabouts et zimma) en cas de maladie.

Toujours en matière d'infrastructure, la commune dispose d'une radio communautaire. De même, tout comme Bermo, la commune de Gadabédji est connectée au réseau de la téléphonie mobile « Airtel ».

Il faut noter que dans cette zone nord Dakoro, la population est inégalement répartie. Les éleveurs transhumants (population cible de la présente étude), se trouvent dans plusieurs sites d'attache, avec une forte concentration dans la partie nord et nord-est. C'est d'ailleurs l'une des raisons du choix du site de Akadany comme principal site d'approfondissement de nos investigations dans la commune de Bermo, et celui d'Amina dans la commune de Gadabédji.

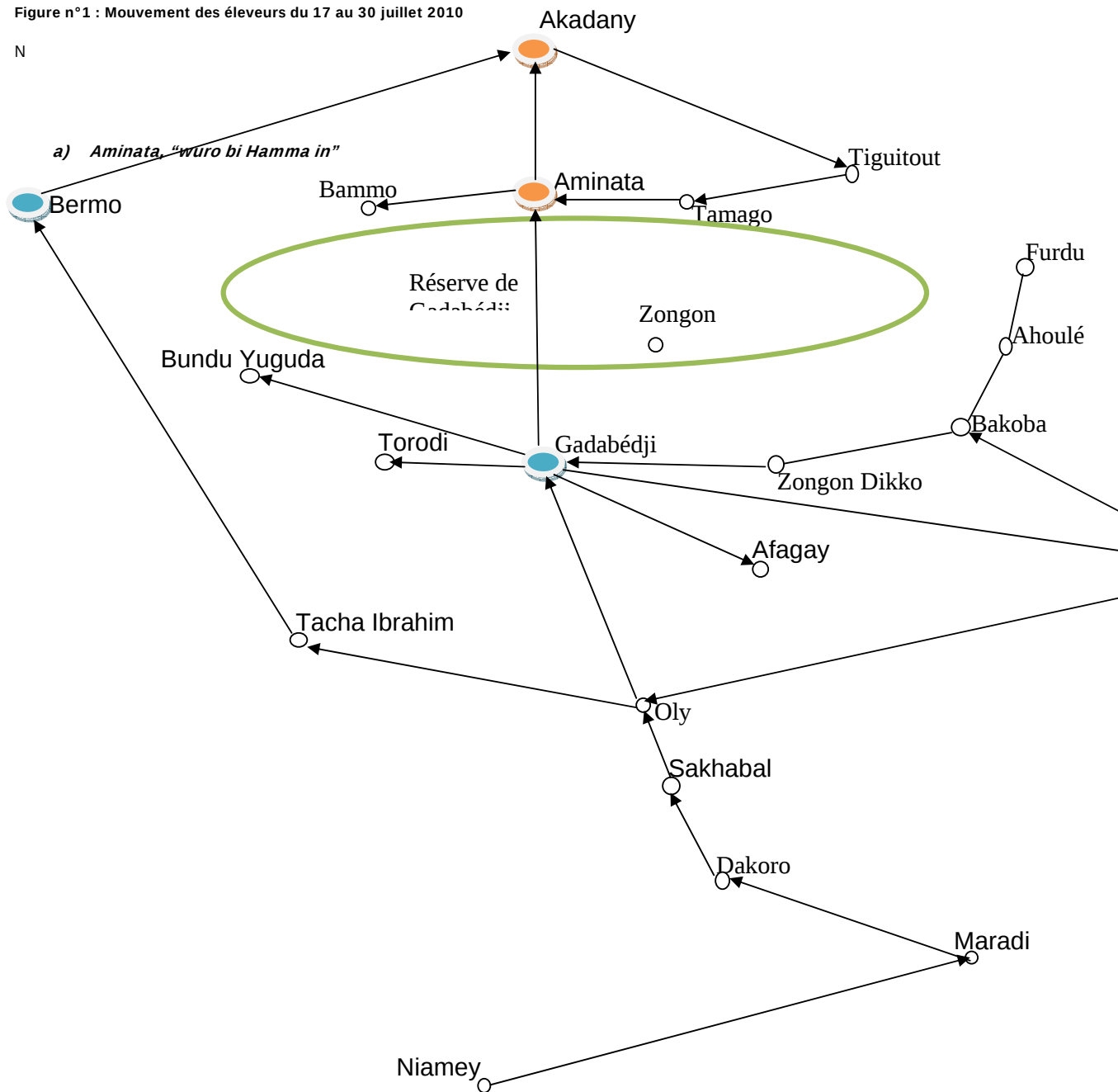
1.3. Les sites d'approfondissement

Durant l'enquête de terrain, plusieurs sites ont été visités, et ceci en deux phases. Ainsi, durant la première phase, qui est celle d'exploration, hormis Oly, ce sont surtout les sites situés aux alentours directs de la réserve Gadabédji qui ont été visités compte tenu de l'affluence des éleveurs vers cette localité en début de saison hivernale. Il s'agit de Gadabédji, des alentours de Gadabédji, d'Afagay Bunda Liman, de Tachar Ahma, de Bakoba, de l'espace entre Bakoba et Ourseyna, entre Ourseyna et Zongo Dicko, de Torodi, de Bundu Yougouda, de Zongo Tambari, de Aminata, de Fourdou et de Ahoulé. En cette période, les éleveurs sont en pleine transhumance (tous convergent vers la réserve où l'herbe a commencé à pousser).

⁷ Monographie de la commune rurale de Gadabedji.

Figure n°1 : Mouvement des éleveurs du 17 au 30 juillet 2010

N



Le site d'Aminata a été retenu du fait qu'il soit un espace de convergence d'éleveurs transhumants en période d'hivernage dans la zone. Aminata est rattaché administrativement à la commune de Gadabédji. Mais la population qui y vit est recensée dans la commune de Bermo. C'est un site essentiellement habité par une même lignée des *Woodaabe Bi Hamma'en*.

Ce site est à 25 kilomètres au nord de Gadabédji sur la limite nord de la réserve, et à 19 kilomètres au sud d'Akadany. Le couvert végétal est dense en ce qui concerne l'herbe, et relativement important en arbres, (des acacias pour l'essentiel). Le campement est situé aussi à l'est de Bammo au bord d'un bas - fond longeant la réserve. Tous les puits sont situés dans ce bas-fond qui constitue d'ailleurs la limite de la réserve. Le campement est implanté à environ quatre cent mètres (400 m) du puits qui porte le nom d'Aminata. Ce puits appartenait à une femme touareg, de groupe Imagrawane. Elle « *venait d'Amouas. Parce que la zone est propice à l'élevage, elle a campé ici. C'est une fille unique. Elle héberge des blancs qui venaient dans la zone. Ce sont ces derniers qui lui ont trouvé l'autorisation de foncer le puits qui porte son nom. Après sa mort, les enfants ont vendu le puits à notre grand père Djaouga qui a quitté Kébi (Nigéria) pour venir ici en passant par Maradi et Sakhabal* » (Entretien avec Bakatara Mata, le 7 septembre 2010). Ce sont donc les enfants d'Aminata qui avaient vendu le puits au grand-père de Bakatara Mata, qui, lui aussi, pâturait déjà dans la zone.

Au niveau de ce campement des *Bi Hamma'en*, la disposition des habitats contribue à pérenniser un ordre social multiséculaire, celui que les ancêtres ont laissé : celui du respect des valeurs ancestrales et du droit d'aînesse. Dans ce campement d'une quinzaine d'habitations, les gens vivent modestement et une hiérarchie se fait sentir à chaque fois qu'un membre souhaite prendre la parole même dans les simples causeries. Aussi, chez un Bodaado *Bi Hamma'en*, dans un *cudu*, l'ordre va du nord au sud, de telle sorte que les enfants sont logés toujours au nord, puis la dernière femme à venir dans le foyer, et enfin la première femme au sud. A l'ouest se trouve le *daddo*, « *un endroit où les hommes se retrouvent pour discuter de certains problèmes, loin des oreilles des femmes* » (Entretien du 11 septembre 2010 avec Ardo doutchi Maoudé).

Pendant l'hivernage, entre le *cudu* et le *daado*, se trouve le *dudal* (l'espace réservé aux vaches) et le *dangol* (qui est la corde au tour de laquelle se trouvent des nœuds servant à attacher des veaux).

b) Akadany

Situé dans un bas-fond à 41 km au nord de Bermo, le village d'Akadany est implanté sur les bords des mares d'Akadany et d'Intaguel. La quasi-totalité des habitations sont construites en banco et la population est fortement nomade. L'histoire du site reste intimement liée à la mare qui porte le nom d'Akadany. La population est composée essentiellement de Touaregs, de Haussa et de Peuls *Woodaabe* du sous-groupe *Kabawa* (nom faisant référence à leur origine). En effet, selon Tambaya Djouli les ancêtres des *Kabawa* sont venus de Kébi (Nigeria), d'où le nom *Kabawa* que porte le sous-groupe ethnique. Ils sont passés par Sokoto (Nigeria), avant de s'installer un temps à Madaoua (Niger), puis dans le nord Maradi pour s'installer à

Amoulas, puis à Akadany. Selon le même informateur, Akadany est dérivé de l'appellation « *belelle be kaddaki* » qui veut dire littéralement « *marigot de ceux qui ne sont pas habillés* » en référence au marigot autour duquel des chasseurs venaient annuellement tendre leurs pièges. Il semble que ces chasseurs n'ont que des cache-sexes comme habits et y venaient de façon périodique. Il faut noter que par le passé, Akadany était un bas-fond touffu et riche en espèces fauniques (girafes, lions, hyènes, biches, etc.).

Les *Woodaabe* qui occupent ce site sont venus du sud, notamment d'Amoulas, vers 1982 avec la sécheresse des années 1982-1983 et 1984 sous l'impulsion de l'Etat qui voulait que ces derniers considérés comme victimes de la sécheresse, se regroupent afin que l'aide leur parvienne plus efficacement. C'est ainsi que l'école nomade d'Amoulas a été transférée à Akadany pour « suivre les élèves ». De là découle l'occupation progressive du site. Aujourd'hui Akadany compte plusieurs centaines d'habitants et dispose d'un marché hebdomadaire en plus de quelques boutiques ouvertes tous les jours.

Hormis ces caractéristiques importantes (marché rural florissant, faible profondeur de la nappe phréatique, abondance de l'espace et d'espèces herbacées), Akadany constitue aussi un lieu de regroupement culturel par excellence des éleveurs surtout de par sa fête annuelle : le *Worso* qui se tient à la fin de chaque saison pluvieuse. Cette fête consacre le baptême des enfants âgés de deux ans et par-là même, la sortie de leurs mères de leur « maternité familiale ». Ces femmes qui ont passé deux ans dans la maison parentale, sans le droit d'adresser la parole à quiconque ne relevant pas directement de la famille, et avec comme principal habit un pagne noir, retrouvent désormais tous leurs droits et la place qui est la leur dans la communauté à l'issue de *worso*. Cet aspect culturel constitue un des atouts indéniables faisant d'Akadany un passage obligé pour plusieurs éleveurs transhumants.

c) La présence de l'Etat, d'associations et ONG

La présence de l'Etat dans ces zones s'exprime à travers les écoles, les centres de santé, l'installation des ouvrages d'intérêt collectif tels que l'hydraulique villageoise et l'entretien des pistes. Elle reste par contre assez limitée en matière de sécurité. En effet, en dehors des jours de marché ou sur demande express des populations, le service de sécurité reste peu visible dans cette zone où l'insécurité est d'ailleurs présente. Le seul détachement des Forces de défense et de sécurité qui existe dans la zone est basé à Bermo. C'est ce même détachement qui est chargé de sécuriser l'ensemble de l'espace du poste administratif. Cette mission est a priori difficile compte tenue de l'immensité de la zone.

Quant aux associations et organisations non-gouvernementales, elles sont présentes dans la zone et leurs actions sont diversement appréciées. Elles interviennent surtout dans le domaine de la santé humaine et animale, de la distribution d'aide d'urgence et de l'éducation.

Ces partenaires extérieurs, qui interviennent dans la zone nord Dakoro sont essentiellement des organisations internationales telles que CADEV, Care International, OXFAM, PAM et SNV, ainsi que les missions chrétiennes comme

CRS et SIM. A ces acteurs, il faut ajouter la présence massive des ONG locales qui interviennent dans la zone. Elles sont à plusieurs égards dépendantes des ONG et Associations internationales qui assurent l'essentiel du financement de leurs actions. Elles sont en contact direct avec les populations, au point de devenir des relais presque incontournables dans le cadre des investissements et des opérations de distribution des vivres et aliments pour bétail. Malgré le fait que certains de nos interlocuteurs se plaignent de l'accent ethnique prédominant dans les actions de certaines associations (Timidria et AREN pour l'essentiel), il faut souligner que ces acteurs locaux contribuent fortement au développement de la zone à travers leurs multiples interventions dans des secteurs comme l'éducation et la santé humaine et animale. Ces Associations sont réputées dans leur connaissance de mobilité des pasteurs auprès desquelles elles interviennent. En effet, dans la zone nord Dakoro, les *Woodaabe* sont reconnus pour leur mobilité.

II. Les formes de mobilités dans la zone pastorale

2.1. Transhumance courte et longue

Les pasteurs de la zone nord Dakoro sont très mobiles. En effet, même s'ils ont tous des sites d'attache, tous participent directement ou indirectement à la transhumance. Celle-ci s'organise autour des axes qui tiennent compte des saisons, des besoins des animaux.

Dans cette mobilité des pasteurs, il est important de distinguer deux formes de transhumance :

- La transhumance longue : elle implique un séjour plus ou moins long des pasteurs hors de leur zone d'attache. C'est le cas des éleveurs qui partent dans le nord Agadez ou au sud, vers le Nigéria. L'éleveur qui opte pour cette forme de transhumance se donne comme objectif de profiter au maximum des opportunités qui lui offre l'espace pastorale.
- La transhumance courte : elle signifie un déplacement d'éleveurs à l'intérieur d'une même zone d'attache, et donc non loin de leurs sites où ils disposent de puits. Cette forme de transhumance se reprend dans la zone ces dernières années compte tenu de la rareté des pluies et du développement de l'insécurité dans le sahel et au Nigéria. Elle a lieu surtout aux alentours de la réserve de Gadabédji du fait de la disponibilité du foin.

Les raisons qui expliquent les mouvements dans les directions nord et sud sont essentiellement la recherche du bon fourrage (au nord et au sud), de l'herbe nourrissante et salée (au nord) ; des résidus des champs (au sud) et la reconstitution d'un stock fourrager au niveau des sites. A ces motifs, il faut ajouter le fait que c'est un prestige pour un éleveur transhumant d'être mobile, de faire paître son troupeau la bonne herbe, « *in ko men doni* » qui signifie « c'est à cela que nous sommes habitués ». La mobilité est une constance chez les pasteurs nomades de la zone nord Dakoro. Elle répond

selon eux au souci permanent de disponibilité en eau et en foin pour son bétail.

A ce souci s'ajoute celui de constituer une réserve en foin sur le site. Mais à ce niveau il n'y a rien d'évident dans la mesure où, l'éleveur qui quitte son site espérant le retrouver intact avec son fourrage n'a aucune garantie. De la même façon qu'il transhume vers des sites situés dans d'autres contrées, d'autres éleveurs viendront camper sur le site qu'il prétend préserver.

Les choix des sites sont guidés par le souci de sécurité, de disponibilité d'espace de pâturage et du stock de foin. C'est pour cette raison qu'avant chaque transhumance, les *Garsoo*, qui sont « les maîtres des savoirs pastoraux » (OUMAROU, 2004), font une mission de reconnaissance sur la trajectoire supposée de la dite transhumance pour inspecter de la disponibilité et de l'accessibilité des ressources pastorales (pâturage et eau) et des risques probables (types de maladies animales, présence ou non de bandis, etc.).

De plus, pour nombre d'éleveurs dont les vaches sont habituées à la transhumance, sont obligés d'y aller en début d'hivernage (vers le nord) et après les récoltes des champs (vers le sud). C'est ce qu'explique Gnalé Maoudé dit Maï Samari, un éleveur du site de Aminata « *Ici chez nous, le fait d'habituer les animaux à transhumer par plusieurs chemins entraîne facilement la perte de certains parmi eux lorsqu'ils s'égarer. Nous revenons par notre route de départ. De là-bas un animal peut revenir, soit l'âne, soit la chèvre. Ils suivent le même chemin pour revenir à Aminata, puisqu'ils ne connaissent pas d'autres chemins. Les animaux ont cet esprit. C'est là où on les a amené qu'ils connaissent* ».

2.2. Les trajectoires pastorales

Les axes de transhumance qui ressortent à partir de nos entretiens ont pour point de départ le terroir d'attache, et pour directions le nord et le sud selon deux grandes périodes de l'année, à savoir le début de la saison des pluies (généralement à partir de mai-juin), et la fin de celle-ci (octobre-novembre). C'est ainsi que les transhumants quittent leurs sites d'attache en début d'hivernage pour aller plus au nord avec leurs troupeaux. A la fin de la saison pluvieuse, ils reviennent dans leur site où ils séjournent pendant quelques temps en attendant la libération des champs. Dès que celle-ci intervient, la quasi-totalité des éleveurs fait mouvement vers le sud pour ne revenir qu'au milieu de la saison sèche ou en fin de celle-ci. En ce moment chacun campe sur son terroir et attend la nouvelle saison des pluies pour reprendre le cycle.

Dans chaque direction il y a plusieurs axes à suivre par les transhumants. Le choix d'un axe par un éleveur est fortement lié aux caractéristiques de la saison, aux formes d'opportunités et de contraintes qu'il offre. Le choix d'un itinéraire est aussi fonction de la destination visée par l'éleveur. Ainsi, en début de la saison des pluies, les éleveurs disposent de quatre couloirs de passage.

- En direction du Nord, deux axes de transhumance sont à distinguer : le premier axe passe par Guel Tiredji, Ga gadade, Chimagotal, Ga Bulon, Zarambi, Agali, Gambo, Abotal, Chintaborak,

Loubbe, Marandat et Azawak. Et le second qui se trouve à l'ouest du premier (bien qu'ils se recoupe par endroits) passe par Akadany, Mazababou, Idjadar, Chimogotal, Ga Pali, Akawel, Ga solli, Agoumaga, Amataltal, Inzagarat, Marereba-Ingal, Fidik, Agaré-garé, Tiggat, Taguerwett, Assawas et Panawatt.

Ces axes se recoupent sur toute la ligne, et parfois les noms des localités se différencient plus dans la prononciation des localités que dans la réalité.

Généralement, les transhumants campent en tenant compte de la disponibilité de l'eau et du pâturage. Cette transhumance vers le nord prend fin en fin de saison hivernale. En ce moment les pasteurs reviennent, le plus souvent selon le même axe qu'à l'aller pour ne pas habituer aux animaux plusieurs voies, car ils peuvent s'égarer et se perdre définitivement au cas où ils arrivent à se détacher du troupeau.

Vers le sud, le transhumant quitte son site et prend soin de contourner la réserve de Gadabédji par le côté ouest ou est selon les zones à visiter lorsque les champs sont libérés. Chaque éleveur choisit son axe selon les facilités qu'il a ou les contraintes qu'il tient à éviter.

Mais il y a des éleveurs qui reviennent du sud après les semences des champs ou qui y vont avant la fin de la saison hivernale. Il s'agit principalement des éleveurs des chameaux et ceux des moutons (Ouda). Pour eux, et pour tous ceux qui vont ou reviennent de cette direction, il y a quatre couloirs officiels de transhumance. Ces couloirs tracés entre les champs donnent aux transhumants la possibilité de passer, d'abreuver les animaux et même de camper temporairement par endroits. Ce sont des espaces aménagés par le pouvoir public pour la circonstance.

Mais si la destination est primordiale dans le déplacement, il faut noter qu'aussi la réserve de Gadabédji impose à plusieurs égards le couloir de passage à emprunter. C'est ainsi que les éleveurs désirant passer par l'axe numéro 1 ou 2, d'ouest en est par rapport à la réserve contournent cette dernière par le côté ouest. Ainsi, en empruntant l'axe n°1, ils passent par Bermo ou Amoulas, puis Eggo, Moulouk, matoya, Ourahan, ouest Guidan Roudji, Tsouloulou, avant d'entrer au Nigeria. L'axe n°2 passe par Bermo ou Amoulas, Eggo Dawadawa, Dakoro, Birni Lallé, Kornaka, Sabon Machi, Kouroungoussaw, Tibiri, ouest Maradi, Dan Issa, Douhoum Bara (frontière Niger –Nigeria) Katsina, Guidan Gowari, Jigawa et Kano. Pour les transhumants ayant contournés la réserve de Gadabédji par le côté est, ils empruntent généralement l'axe n°3 ou 4. L'axe n°3 est celui qui passe par Oly, Sakhabal, Kouggou, Ga yayapi, Djadja. Quant à l'axe n°4, il passe par Woursseyna, Nahantsawa, Garin Saddi, Dan koulou, Tagriss, Tchaki, ouest Mayahi, Tchadoua et Dan Goma avant d'entrer au Nigeria.

III. Les insécurités chez les pasteurs, des problèmes complexes

Sur les différents axes de transhumance et quelques fois même dans leur site d'attache, les éleveurs transhumants rencontrent différentes formes d'insécurités. Ainsi, à partir des entretiens réalisés dans la zone avec les pasteurs, les formes suivantes d'insécurité ont été recensées : vol, attaque à

main armée, les problèmes d'eau, les problèmes de santé animale et humaine, les sécheresses le problème de ramassage de paille, les conflits entre agriculteurs et éleveur et les problèmes liés à la réserve de Gadabédji.

3.1 Les vols et attaque à mains armée

L'insécurité due aux vols et attaques à mains armées est une préoccupation majeure chez les éleveurs transhumants. Ils se plaignent de cette situation qui ne les épargne pas et ce, même lorsqu'ils reviennent sur leurs sites d'attache. Cette forme d'insécurité se retrouve dans les deux directions de la transhumance, avec des acteurs le plus souvent armés de fusils. Au nord, les vols et attaques à mains armées sont trop fréquents et seraient l'œuvre des Touaregs qui se laissent infiltrer par quelques Peuls et Haussa comme le démontre la dernière attaque lors de notre séjour sur le terrain. En effet, le 14 septembre 2010 à Akadany, il y a eu une attaque organisée par six voleurs armés de fusils d'assaut et venus en véhicule 4X4 et deux motos. Leur équipe était constituée de quatre Touaregs, un Peul Bororo et un Haussa.

En plus de l'argent et autres objet de valeur, les chameaux, les taureaux et les moutons gras sont les principales cibles des voleurs dans le nord. Les éleveurs transhumants s'en plaignent et disent ne pas savoir à quel saint se vouer. Au sud, les transhumants affirment être victimes de vols surtout le trajet, avec une intensité d'attaques à mains armées au Nigeria. Les animaux et les biens qui se trouvent sur les éleveurs sont les cibles frisées. D'après plusieurs sources concordantes, ce sont des voleurs peuls qui s'attaquent aux éleveurs au Nigéria. Au niveau de tous les sites visités, les éleveurs se plaignent de l'intensification des vols et des attaques à mains armées.

Il y a des voleurs dans toutes les ethnies, reconnaissent les éleveurs. Dans cette zone, les armes circulent dans les mains des bandits se déplaçant le plus souvent à moto "Kasea" ou à dos de chameaux. L'insécurité est permanente dans cette zone au point d'être le principal sujet des débats publics. Les propriétaires d'animaux sont obligés de veiller sur ces derniers, même s'ils ne peuvent pas se défendre en cas d'attaques à main armées. Cette situation a entraîné une véritable circulation des armes dans la zone. En effet, plusieurs enquêtés affirment que les habitants de la zone, pour se protéger, s'en procure aussi une arme. Une autre stratégie consiste pour les éleveurs de vendre leurs chameaux (l'espèce animale la plus recherchée par les bandits) pour se procurer une moto ou s'acheter d'autres espèces animales comme les vaches ou les petits ruminants. Cette stratégie a été adoptée par plusieurs habitants du site d'Aminata.

« Comme je l'ai dit, nous avons des chameaux dans nos moyens de déplacement. Mais les Touaregs avec qui nous sommes, nous emmerdent avec les vols de ces animaux. Ce qui nous a amené à vendre la plupart de ces chameaux pour payer des motos » (Entretien du 6 septembre 2010 avec un habitant d'Aminata).

3.2. L'accès à l'eau

Dans le cadre de leur transhumance vers le sud, les éleveurs rencontrent régulièrement difficultés d'accès à l'eau. Le coût d'accès aux puits varie entre deux et dix mille francs CFA par abreuvement. Cette variation du coût de l'eau est fonction de la taille du troupeau. Néanmoins, certains éleveurs affirment utiliser leurs relations personnelles pour accéder gratuitement à l'eau à des moments.

La transhumance vers le nord est le plus souvent écourtée par insuffisance d'eau. Ainsi, dès la fin de la saison des pluies, chaque transhumant cherche s'organise pour le retour avant que les mares tarissent. Rester longtemps sur ces espaces après les dernières pluies engendre un paiement lourd pour l'accès à l'eau qui reste demeure rare. Les puits de la zone appartiennent pour l'essentiel aux Touaregs et aux arabes. Dans la conscience collective des éleveurs jugent anormal le fait de payer pour accéder aux puits, car l'eau appartient à Dieu soutiennent-ils. « *Nous pensons qu'il n'est pas mauvais de payer quelque chose, sous forme de contribution à l'entretien du puits dans un village, après usage. Seulement cela ne doit pas être une obligation avec un prix élevé* » (entretien avec un éleveur transhumant).

3.3. La sécheresse

La sécheresse est devenue un phénomène presque chronique dans cette partie du Niger. Elle résulte de la conjugaison des facteurs naturels et humains. Les premiers sont liés à la mauvaise pluviométrie dans les régions de Maradi, Tahoua et Agadez. Cette insuffisance de pluies provoque la rareté d'herbe et un repli des éleveurs sur la réserve de Gadabédji. Les facteurs humains sont :

- *Le surpâturage* : Lorsque le fourrage manque dans les régions de Tahoua, Agadez et Zinder (zones de Gouré et Tanout), les éleveurs convergent vers la zone pastorale de Dakoro. Il se crée un surpâturage au niveau de la réserve de Gadabédji.
- *Le ramassage de paille* : C'est un phénomène qui prend de l'ampleur ces dernières années. La paille qui était ramassée par le passé à faible quantité et juste pour le besoin de quelques animaux domestiques est devenue aujourd'hui un fonds de commerce. Les sédentaires, habitants de la périphérie de la zone n'hésitent plus à ramasser et à stocker des gros fagots de paille et de tiges pour les revendre pendant la rupture du foin. Le cas d'un habitant de Zongon Tanko (situé à environ 4 km de Wourseyna) est à ce niveau illustratif. En effet, cet habitant aurait vendu en une saison, de la paille à hauteur d'un million de francs CFA. Le ramassage de paille épuise le stock fourrager et accélère la sécheresse. Les Haussa qui en sont les principaux pratiquants justifient leurs actions par le fait que les productions champêtres n'arrivent plus à les nourrir. C'est donc pour eux une stratégie de survie. Mais déjà les éleveurs s'en plaignent et menacent d'empêcher la

pratique par tous les moyens. Cette action peut être une source de conflits entre les éleveurs (Peuls et Touaregs) et les agriculteurs (Hausa).

- *Les feux de brousse* : Ces feux dévastent par moment des vastes étendues d'espaces et contribuent ainsi à la rupture de stock fourrager. Ils résultent de l'inattention de certains conducteurs ou passagers qui fument et jettent le reste de leurs cigarettes ; de l'action de certains éleveurs qui campent temporairement et abandonnent les restes de bois en fumée ; ou de l'imprudence de certains voyageurs qui font du thé et abandonnent des braises sans complètement les éteindre. Pour parer à ces feux, les ONG et l'Etat confectionnent à la fin de la saison hivernale des pare-feux dans la zone. L'efficacité de ces pare-feux est limitée dans la mesure où ils sont réalisés longtemps après la fin de la saison pluvieuse.

3.4 La réserve de Gadabédji : un mal nécessaire

La réserve de Gadabédji est une réserve étatique qui couvre une superficie de 76.000 ha. Son rôle principal est d'être un grenier à foin qui vient soulager les éleveurs pendant la saison sèche. Elle est interdite à la pâture dès la première pluie, et ce, jusqu'en fin décembre. De tout temps il est interdit aux éleveurs d'y camper et d'y foncer de puits. S'étendant sur plusieurs dunes, cette réserve est bordée d'ouest en est en passant par le nord, par un grand baffons parsemé de puits et de campements, en plus du fait qu'elle n'est pas clôturée. Les éleveurs qui s'aventurent à pénétrer dans cette réserve au moment où elle est fermée sont amendés.

Les éleveurs Woodaabe pensent que la réserve de Gadabédji constitue un frein à leur mobilité, et qu'elle serait prioritairement destinée aux Touaregs, tout en reconnaissant qu'elle les aide lors de la rupture du foin dans la zone. Ils affirment que les animaux des Touaregs sont en permanence dans cette réserve, sans que les propriétaires ne soient inquiétés alors que eux, sont amendés même lorsqu'ils la franchissent à pieds ou à moto, sans pour autant être accompagnés d'animaux. Ils se plaignent des amendes non réglementaires dans la mesure où ils ne reçoivent aucun reçu attestant qu'ils ont payé une amende. Mieux, ils disent ne plus savoir quand elle est fermée et quand est-ce qu'elle est ouverte. A propos de cette réserve, il faut souligner qu'il y a plusieurs campements et puits qui jonchent le long de celle-ci. D'où la fréquence d'animaux des éleveurs dans cet espace non clôturé.

3.5 Les conflits entre agriculteurs et éleveurs

Les conflits entre agriculteurs et éleveurs sont récurrents, surtout au sud, mais presque inexistants au nord. Cette situation, conjuguée aux problèmes d'eau, fait que certains pasteurs ne trouvent plus d'intérêt à aller au sud en saison sèche. Ils font juste les alentours de la limite de la zone pastorale et retournent au campement.

La pression démographique au sud entraîne de plus en plus de besoins en produits alimentaires. Ce qui a pour conséquence la diminution des rendements agricoles. Les agriculteurs pratiquent cette activité jusque dans la zone pastorale au sud de Gadabédji bien que les conditions pluviométriques ne soient favorables. De même, cette activité dégrade l'environnement (à travers les formes diverses de défrichements) mais crée aussi progressivement des conflits entre agriculteurs et éleveurs.

3.6. La santé animale

Nos enquêtés se sont plaints de l'existence de nombreuses maladies animales ces dernières années. Pour eux, ce sont des maladies récentes dont le traitement est inexistant. Il s'agit des maladies qui attaquent les animaux notamment le *shiwon souffe* ou la pasterolose qui est une maladie pulmonaire et qui attaque n'importe quel animal à tout moment, le *bouguaïou* ou charbon bactérien qui fait tomber un animal d'un coup. Elle attaque surtout les moutons et les camelins en saison des pluies. Nous avons aussi le *daguai-daguai* en haussa et *Balahol* en peul ou la piroplasmose qui attaque surtout les bovins. C'est une maladie parasitaire. Il y a aussi le *loossil* ou *apperee*. Ces maladies peuvent contaminer l'homme lorsque leur viande est mal cuite. En dehors de ces maladies, il y a aussi les parasites internes et externes aux animaux qui sont assez fréquents.

D'après les agents du service de l'élevage de la zone, il s'agit essentiellement de la pastolose et du charbon bactérien. Ce sont des maladies bien connues et dont les vaccins sont disponibles. Mais le problème est que les éleveurs ne vaccinent pas leurs animaux à leur frais ou le font tardivement et ne respectent pas les vaccins complémentaires. Dans la plupart des cas ils attendent les campagnes gratuites qu'organise l'Etat. Il y a aussi le fait que beaucoup ne sont pas sur place lors de ces campagnes. En outre, il y a une forte concentration d'éleveurs venant de différentes zones pendant la saison sèche.

3.7. La santé humaine

La santé humaine est très négligée par les éleveurs transhumants. Et pourtant, les plaintes sont sur toutes les lèvres. Les démangeaisons au bas ventre, des difficultés pour uriner, douleurs articulaires, myopie, plaies buccales, "*zahi*" sont entre autre les maladies et signes de maladies dont ces éleveurs souffrent. D'après le Major du centre de santé (CSI) d'Akadany, ces maladies sont pour la plupart dues à la négligence des éleveurs qui ne viennent pas à temps au centre de santé. Et même lorsqu'ils s'y présentent, ils respectent rarement les prescriptions médicales et les rendez-vous retour pour les visites et contrôles.

Les maladies les plus fréquentes chez ces éleveurs sont les infections sexuellement transmissibles (IST) telles que la gonococcie, la syphilis, l'herpès, etc., qui sont non ou mal traitées et qui se compliquent pour déboucher sur des calculs urinaires. En plus des IST, il y a les infections buccaux-dentaires telles que les stomatites et les caries dentaires qui résultent de l'absence d'hygiène et la consommation abusive des produits

sucrés. A ces infections, il faut ajouter les maladies diarrhéiques qui sont généralement dues à la consommation des eaux de mares. Quant au 'zahi', il n'est rien d'autre qu'un mot désignant chez ces éleveurs un ensemble d'infections qu'ils ne connaissent pas ou bien qu'ils refusent de désigner. Les douleurs articulaires quant à elles peuvent être liées aux longues distances que les transhumants parcourent, avec parfois des plaies ouvertes et des écorchures non soignées. En somme, la question de santé se pose avec acuité dans cette zone pastorale.

3.8 Le déstockage

Il ressort des entretiens que les éleveurs ont du mal à faire le déstockage. Ils vendent leurs animaux justes pour satisfaire leurs besoins (nourritures, habillements, santé). C'est en quelque sorte un élevage de « contemplation ». En fait, l'importance numérique du troupeau est source de réputation chez les pasteurs. Cette considération est un frein au déstockage tant prôné par les politiques publiques et cela malgré les conséquences visibles lors des sécheresses.

3.9 L'exode des femmes

Dans le milieu Woodaabe, l'exode des femmes est un phénomène récurrent. Rares sont les femmes adultes qui n'ont pas effectué un tel déplacement, au moins une fois dans leur vie. Si pour certaines, le phénomène trouve son explication dans l'habitude et la perpétuation d'une certaine tradition « de mobilité » saisonnière, chez ce phénomène résulte d'un ensemble de contraintes liées la gestion des foyers dans la zone.

De l'aveu même de plusieurs de nos interlocuteurs, beaucoup de maris ne prennent pas en charge les besoins primaires des membres de leurs familles. C'est ainsi que pour face aux questions liées à l'habillement, à la nourriture, aux préparatifs des mariages des enfants, etc., les femmes sont obligées de braver des insécurités pour aller dans les grandes villes du Niger et dans d'autres pays d'Afrique. Les accidents de circulation, les maladies, les viols, les vols et le risque d'être entraîné par d'autres hommes sont entre autres les insécurités liées à la mobilité des femmes.

De ce fait, l'exode des femmes peut être compris comme une décharge pour les maris qui n'accepteraient pas de les prendre en charge toute l'année. Il faut noter que de plus en plus il y a des maris et des femmes qui se plaignent que les exodantes ne gagnent rien du tout si ce n'est la souffrance, surtout qu'elles font généralement deux voyages entre la fin de l'hivernage et la fin de la saison sèche pour vendre du médicament et faire des tresses.

3.10. Quelques stratégies développées par les éleveurs

Chez les Woodaabe, les moments durs sont généralement la saison sèche « *cedu* » et la grande sécheresse « *kitanga* ». Ce sont des périodes difficiles, surtout ces dernières années qui ont vu les troupeaux disparaître d'année en année. Pour affronter ces périodes des rares éleveurs bravent les barrières sociales pour diminuer la taille de leur troupeau, acheter des aliments pour bétail pour entretenir le reste. Certains parmi ces éleveurs vont

jusqu'à croiser les races animales pour avoir des animaux plus résistants et facile à entretenir.

Mais ce sont là des pratiques très peu développées. Pour subvenir aux multiples besoins de la famille, en plus de l'exode des femmes, les Woodaabe ont commencé à faire de l'agriculture et le petit commerce dans les campements. Pour faire la diversification des tâches, ils divisent la main d'œuvre disponible dans la famille. C'est ainsi que certains s'occupent des animaux au moment où d'autres partent en zones agricoles pour faire des champs ou dans les grandes villes pour faire du petit commerce (vente du thé, café moulu, turbans, objets d'art) ou du gardiennage.

3.11. La multiplication du nombre d'animaux perdus : une escroquerie subtile

Dans la zone d'étude, il se développe de plus en plus un esprit d'escroquerie nuisible à la solidarité entre éleveurs. En effet, par le passé, un animal peut s'égarer et être rapidement retrouvé. La découverte d'un animal étranger dans un troupeau entraîne sa conservation jusqu'à l'arrivée du légitime propriétaire.

Mais maintenant, selon les enquêtés, tout a changé. Un animal retrouvé dans un troupeau est directement conduit auprès de l'autorité publique. Quelques fois le propriétaire peut réclamer plus qu'il en a perdu. Cette nouvelle situation rompt la confiance première qui existe entre le propriétaire d'un animal égaré et celui le retrouve. Par exemple, un éleveur de la zone avait retrouvé un mouton dans son troupeau. Il a jugé utile de l'amener au marché d'Akadany le mercredi 1^{er} septembre 2010 afin de rechercher le propriétaire. Malheureusement, celui-ci a affirmé avoir perdu un troupeau de cinquante moutons, que l'éleveur a été sommé de rembourser. Sur place les forces de l'ordre ont embarqué le présumé "voleur" en vue de son jugement.

Cette attitude est très néfaste dans l'organisation des éleveurs. Finalement un animal étranger dans un troupeau est plus un problème qu'une occasion de rendre service à son prochain. Ainsi, personne n'ose garder un animal étranger. Le réflexe est désormais de le faire disparaître au plus vite. Ce qui est contraire aux normes de code de conduite des éleveurs peuls.

3.12. Le développement de la mendicité comme pratique saisonnière

Dans la zone pastorale de Dakoro, il y a de plus en plus une pratique de mendicité qui s'y développe. Les gens sont habitués aux aides qu'octroient régulièrement l'Etat, les associations pastorales et les ONG à telle enseigne que chacun est à l'écoute de ce que l'étranger apporte. L'une des principales difficultés rencontrées sur le terrain a été sans doute celle liée à l'assimilation faite par les enquêtés des chercheurs que nous sommes aux agents de projets. Malgré nos multiples explications sur l'objectif de notre recherche, les habitants de la zone se pressent à nous faire leur famille et leurs animaux perdus pendant la sécheresse passée, et éventuellement leur puits effondré dans l'espoir d'avoir une aide.

De même, les centres de santé, les sièges des ONG et les mairies sont en permanence occupés par des gens en quête d'une éventuelle aide. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir des pères de famille passer une ou deux nuits devant un centre de santé pour recevoir juste quelques mesures de riz.

De plus en plus, il est difficile de distinguer celui qui a tout perdu et de celui qui n'a pas perdu grand-chose dans son troupeau. Mieux, des vieilles personnes sont prêtes à affirmer devant nous qu'elles ont faim et qu'elles ont tout perdu. Finalement, nous avons assisté à un esprit de mendicité renforcé par l'action des ONG et associations sur le terrain. Un tel esprit est à coup sûr contraire aux valeurs du *pulaku* (codes de bienséance peule).

IV. Les nouveaux usages de communication, entre dynamisation et dégradation du système de l'élevage pastoral

L'intervention et l'expansion rapide de la téléphonie mobile au Niger ont révolutionné le mode de vie des éleveurs. En effet, rares sont les éleveurs qui n'utilisent pas le téléphone portable. Un effet de mode ou une nécessité, tous se disent satisfait du fait que le téléphone leur rend des services multiples : échange d'informations avec les parents et amis, possibilité rapide contact des autorités et des agents de santé, informations sur les itinéraires de transhumance (leurs opportunités et leurs contraintes).

Dans la zone pastorale, outre le téléphone mobile, un autre moyen de communication se développe de plus en plus. Il s'agit de la moto « made in China ». Ces « nouveaux » moyens de communication sont venus se substituer à d'autres moyens, sans pour autant les annihiler. Il s'agit de l'âne, le cheval, le chameau, le bœuf en ce qui concerne les moyens de transport ; et le bouche à oreille ou messagerie par personne interposée. Ainsi, bien qu'ils ne se soient pas généralisés, l'on peut dire que ces nouveaux moyens de communication constituent un outil de dynamisation et de modernisation de l'élevage dans la zone pastorale nord Dakoro.

Ces nouveaux moyens ont la particularité de réduire la notion de distance et contribuent par la même occasion au rapprochement des pasteurs de leurs parents lorsqu'ils sont en transhumance. Un enquêté explique : « *Je n'ai aucune difficulté à joindre mes deux enfants partis en transhumance vers le nord. Car, s'ils ont un problème, ils m'appellent avec leurs portables, ils me disent où ils se trouvent et je les rejoins si nécessaire* » (entretien avec Bakatara Mata).

Par contre, le téléphone, s'il facilite la communication entre éleveurs est aussi un moyen qu'utilisent les voleurs dans la zone. En effet, il permet aux malfaiteurs de tous ordres d'échanger des informations pouvant contribuer à faire disparaître les biens volés, en indiquant par exemple les mouvements des propriétaires des animaux en cas d'éventuelles poursuites.

Pour ce qui est de la moto, son usage nécessite un entretien régulier qui engendre des coûts. Il y a aussi les accidents le plus souvent graves qui sont liés à la circulation à moto compte tenu de l'état des pistes – s'ils les empruntent-, de l'excès de vitesse, de la non maîtrise des règles de conduite et du fait que ces motos sont frisées par les voleurs qui opèrent dans la zone. Ces motos contribuent à la bonne organisation des vols des petits ruminants.

Et compte tenu de la rapidité qu'offrent ces motos, la disparition définitive de l'animal volé reste quasi programmée.

En somme, ces nouveaux moyens de communication, au-delà du dynamisme qu'ils apportent dans la vie des éleveurs transhumants, sont aussi des véritables freins à ce système d'élevage dans la mesure où ils apparaissent de plus en plus comme des éléments déstructurant du système. Le pastoralisme devient ainsi, une activité qui se heurte à de multiples contraintes qui constituent des obstacles majeurs pour son développement. Cette activité demeure un secteur vital des communes rurales de Gadabédji et de Bermo. En effet, dans cette zone, les ressources naturelles constituent un enjeu important pour les différents acteurs. Tantôt entre les pasteurs, tantôt entre les agriculteurs et les éleveurs.

7. Comparaison entre les cas

Nous avons discerné dans notre schéma de recherche trois types d'insécurité qui seraient susceptibles d'augmenter avec les changements dans les modèles de mobilité. Il s'agit de conflit, économie et santé. La comparaison entre les deux études de cas nous offre une vision intéressante de la situation de la sécurité des nomades dans différentes régions.

Pour ce qui concerne les insécurité en général, il semble que les Fulbé nomades dans la zone sahélienne, qui peut être considérée comme une zone d'usage pastoral et donc différente de la situation de nouvelle mobilité en tant que telle, semblent être beaucoup plus sous pression que les Fulbé nomades que nous avons rencontrés dans les zones forestières. Il s'agit d'une conséquence du changement d'attitude chez les fermiers de la région, à savoir l'incorporation du pastoralisme dans leurs propres moyens d'existence et en relation avec l'insécurité en augmentation dans la région. La nouvelle mobilité pour le groupe au Niger se comprend mieux en termes de nouvelle immobilité. Ces Wodaabé ont, contrairement au passé, raccourci les distances qu'ils couvrent durant la transhumance. Ils ne sont plus en mesure de faire paître leurs animaux dans le Nigeria du Nord à cause de l'insécurité qu'on y rencontre, et, dans la zone nord de Maradi, l'insécurité en augmentation les oblige à rester sur place aussi. En ce qui concerne ce groupe, la recherche nous conduit à la question de savoir comment, dans le monde en transformation, les nomades deviennent moins mobiles et comment ce fait induit un stress dans leur mode de vie.

Le groupe que nous avons rencontré au Nigeria, au contraire, semble être très mobile. Les membres de ce groupe sont arrivés de la région du Nigeria central et n'ont pas d'objections à l'idée de continuer à se déplacer. Leur mobilité est une nouvelle mobilité, puisqu'ils n'ont jamais pénétré aussi loin dans cette zone forestière. Le fait d'être mobiles les aide à éviter les insécurité des conflits, de la criminalité, etc. bien qu'ils restent aussi longtemps qu'ils le peuvent dans la région où ils rencontrent tout de même toutes sortes de situations d'insécurité, ils semblent trouver les moyens d'y échapper.

Avant de commencer cette recherche, nous ne nous rendions pas compte du degré d'insécurité et de violence au Niger. Au Nigeria aussi, ce degré est élevé, mais il est un peu plus prédictible. Au Niger, aujourd'hui, les enlèvements, les agressions, le vol de bétail, peuvent arriver à quiconque. Apparemment, les Wodaabé, qui ont la réputation d'être riches (et qui ne peuvent pas se déplacer), sont particulièrement des cibles de cette violence. La réaction traditionnelle des nomades face au conflit est de s'en aller ailleurs, chose que ces Wodaabé ne parviennent plus à faire, semble-t-il. L'État a beaucoup de difficultés à assurer une protection contre ce type de violence, et il n'est pas non plus totalement clair ce qu'est le rôle des institutions étatiques dans le cas présent.

On peut probablement s'attendre à une augmentation du nombre des nomades qui vont tenter leur chance dans les nouvelles zones écologiques. Les problèmes que les éleveurs rencontrent dans ces zones forestières sont d'une nature différente. Ici, ils ne font pas partie de la longue histoire de la région, et ils doivent encore trouver leur nouvelle niche. Dans le cours de ce processus, ils sont confrontés à l'attitude hostile des populations hôtes, qui a quelque chose à faire avec les modes de vie conflictuels des cultivateurs et des éleveurs, cette situation ayant, dans le cas du Nigeria, clairement un aspect politique.

Économie

Il est clair que cette situation d'insécurité et de violence aura des conséquences importantes pour l'économie des éleveurs. L'économie pastorale des Wodaabé, en combinaison avec les nouvelles stratégies des agriculteurs, est menacée de réels dangers. Par contre, ce ne semble pas être le cas dans les zones forestières : le bétail est un bien de grande importance dans cette région où les centres urbains ont besoin des produits dérivés du bétail (lait, viande et peaux). [Ce point demande à être exploré plus en profondeur]

D'un autre côté, les éleveurs nomades ont toujours connu une diversification de leurs moyens d'existence. Ils ont toujours su combiner du travail temporaire dans les villes, ou bien vivre comme un bouvier appauvri de façon à se reconstituer un propre troupeau. Mais le cycle dans lequel on voit les Wodaabé actuellement semble être différent car ils ne sont plus en mesure d'échapper à la trappe de pauvreté. D'un autre point de vue, le passage des chameaux aux motos paraît prometteur. (On développera sur la technologie ultérieurement).

Le cas des Fulbé dans les zones forestières paraît différent. Bien que nous n'ayons pas suffisamment de données sur leur économie, il était clair, d'après les observations, que ces nomades ont un revenu suffisant tiré du lait et du bétail pour avoir une existence satisfaisante. Les bouviers qui élèvent le bétail pour les bouchers et les marchands de bétail en ville gagnent eux aussi assez d'argent pour pouvoir en envoyer chez eux. Il semble qu'ils n'étaient pas mécontents de leur situation.

En général, en termes d'économie, il semble qu'il est plus facile de construire une bonne économie/des moyens de subsistance domestiques dans le Sud que dans les régions du Nord. Cette hypothèse demande plus d'investigation...

Conflits/violence

Les conflits sont partout. La question de l'insécurité dont il est question plus haut dépasse les négociations des bouviers eux-mêmes. À un autre niveau de conflit, on trouve ceux qui sont compris sous la notion de 'conflits entre éleveurs et agriculteurs'. Ils ont déjà été le sujet de publications scientifiques, et figurent de façon proéminente dans les analyses des conflits au niveau local dans les médias. Un exemple est le conflit du plateau de Jos qui a surgi pendant la période de la présente étude et que la presse nigériane a analysé comme un conflit entre cultivateurs et éleveurs lié à l'accès à la terre. La question de l'accès à la terre, aux pâtures et aux champs a fait aussi partie des discussions que nous avons eues dans le cas d'étude du Nigeria. Il est clair que les éleveurs qui sont dans les zones forestières ont des difficultés à accéder suffisamment à des aires de pâture. Les éleveurs qui connaissent le cas du plateau de Jos n'ont pas exclu des situations similaires dans cette zone. Les deux incidents qui ont été rapportés et dans lesquels des éleveurs ont été blessés et du bétail tué nécessitent davantage d'investigation. Dans le cas du Nigeria, on devrait séparer le cas des familles qui se déplacent vers le sud et entament une nouvelle vie et les éleveurs qui suivent le bétail pour de riches propriétaires urbains. Il semble que le bétail de ces derniers reste dans les environs des villes et piétine les rizières, introduit de nouvelles herbes etc., ce qui cause des problèmes pour les cultivateurs urbains. Ce phénomène a aussi renforcé une culture des pesticides en ville. Dans le cas du Niger, la question de la terre a aussi été soulevée dans un autre scénario : les cultivateurs empiétant progressivement sur ce qui avait toujours été considéré comme des aires de pâture, pour la récolte des graminées. Cette question de conflit local et de violence a été politisée. Dans une suite à cette recherche, nous devrions inclure une couverture

beaucoup plus large des régions touchées et essayer de comprendre l'ampleur de ces incidents.

Santé

Nous ne nous attendions pas à trouver les questions liées à la santé telles qu'elles étaient expliquées au Nigeria. Le bétail peut apporter des maladies, mais il n'est pas sûr que les bêtes apportent vraiment les maladies mentionnées par les habitants d'Ugep. Mais, même si ces histoires ne représentent pas la vérité, elles ajoutent des éléments aux idées et aux images que les habitants des villes ont des nomades et de leur bétail. Nous avons pensé pouvoir trouver plus d'information sur les maladies en rapport avec la sexualité. Bien qu'il existe des indications faisant penser que les populations nomades du Nigeria du Sud ont des comportements à risques sexuels, ce point n'a pas été creusé. Une recherche sur la sexualité et les maladies qui y sont liées devrait avoir lieu, mais elle n'a pas pu être menée dans la courte période du présent programme de recherche. Il est clair cependant qu'aussi bien au Niger qu'au Nigeria il n'y a pratiquement pas d'information sur ces questions concernant la santé parmi les populations nomades. Il s'agit donc d'un problème qui mérite d'être pris en considération.

Au cours de la recherche, nous avons trouvé des tendances remarquables sur lesquelles on devrait réfléchir :

1. L'hypothèse qu'il existerait des itinéraires de longue distance entre le Niger et le Nigeria n'a pas été démontrée.
2. Le pastoralisme urbain semble être une « niche » au Nigeria méridional.
3. Les nouvelles technologies de la communication, et spécialement le téléphone portable, jouent un rôle important dans les communautés nomades aussi bien au Niger qu'au Nigeria. Le portable semble être un allié naturel dans ces sociétés mobiles. Il existe un besoin d'une discussion pour savoir comment ces nouvelles technologies peuvent être utilisées dans des interventions concernant les conflits, sous forme de systèmes d'alerte précoce.
4. Le remplacement des chameaux par des motos au Niger est aussi un changement remarquable qui a des conséquences importantes pour la vie des nomades.
5. La présence des réseaux d'éleveurs n'apparaissait pas dans les entretiens au Niger, mais au Nigeria, Mietti Allah a été mentionné comme intermédiaire dans les conflits. La question mérite d'être suivie.
6. Au Niger, l'implication d'ONG dans la vie des nomades se fait plus sentir qu'au Nigeria, où les nomades semblent être laissés livrés à eux-mêmes, exception faite d'un certain support dans les institutions nationales de sécurité comme la police et la justice.
7. Ce point mène à la question du rôle des structures de gouvernement local et de la manière dont elles considèrent les nomades, au Niger aussi bien qu'au Nigeria. Leur rôle est crucial dans la solution des conflits locaux et dans la construction de l'image des nomades.
8. L'une des conclusions les plus importantes est que le discours et la construction/création de l'image dans les médias et les structures gouvernementales jouent un rôle crucial dans la perception des populations nomades aussi bien dans les aires dans lesquelles elles ont fait paître leurs animaux que dans les zones où elles sont de relativement nouveaux arrivants.

9. Une conclusion qui est très inquiétante de cette étude pilote est que les sociétés nomades au Sahel aussi bien que dans les zones forestières d'Afrique de l'Ouest sont vraiment sous pression. Leur situation est encore plus menacée par l'augmentation de l'insécurité dans la région. Il est urgent de mesurer l'ampleur du problème avant qu'il ne soit trop tard.

8. Discussion du processus de la KIC

La première conclusion dans le processus de construction d'une infrastructure des savoirs (KIC) est qu'elle n'est pas encore réalisée. Il est impossible d'édifier une structure de savoirs du fait des contraintes de temps et de fonds qui ont été fixées pour cette entreprise. Du temps supplémentaire est nécessaire pour réussir ce projet autour du pastoralisme. Voyons tout d'abord quelles ont été les réussites de ces huit mois :

1. La première table ronde tenue au Niger a été un moment crucial du processus
2. La collaboration entre le Niger et le Nigeria était unique et s'est bien déroulée
3. Pour ce qui est du renforcement des capacités dans les instituts de recherche, le plus remarquable est le fait que les chercheurs ont découvert les pasteurs nomades Fulbé en tant que groupe intéressant (prise de conscience)
4. La capacité de la recherche des chercheurs dans les deux instituts a certainement augmenté
5. Le potentiel du film dans ce programme est élevé : en tant que présentation des données, en tant qu'outil de communication dans le réseau (à élaborer plus avant au cours de la table ronde de mai), et en tant que moyen potentiel de discuter les problèmes pour une audience plus vaste

La partie moins réussie du programme a été celle-ci :

1. Le NOVIB nous avait conseillé de travailler avec Billital Maroobé, mais, au cours du processus de recherche et des discussions, nous avons l'impression qu'il aurait été bon d'inclure davantage de réseaux, ce que nous comptons faire dans la dernière réunion du mois de mai pour discuter des résultats de la première phase.
2. Les instituts de recherche et les réseaux d'éleveurs se sont révélés des partenaires non naturels, un point à discuter également au rendez-vous de mai.
3. Des raisons purement pratiques (transports, langues, distances) ont rendu le travail sur l'axe Niger-Nigéri particulièrement difficile.
4. La question de la sécurité ne constitue pas seulement un problème sérieux pour les populations dans les régions où nous avons effectué les recherches, mais elle a été un frein au projet et un souci sérieux pour le futur. A cause d'elle nous n'avons pas pu réaliser la dernière table ronde à la date prévue selon le calendrier.
5. La discussion avec l'équipe du NOVIB a été relativement limitée, et devrait s'intensifier dans la prochaine phase.

Ces recherches ne constituent que le premier pas vers l'établissement d'une infrastructure KIC dans le champ du pastoralisme. Nous ferons des résultats de cette recherche une étape importante dans la construction de la KIC. Nous devrions inclure davantage de réseaux dans ce processus, et probablement davantage d'équipes de recherche.

Nous pouvons avancer sous le parapluie d'un réseau de recherche vaste, le Consortium pour le partenariat de développement (CDP) qui comprend un projet de recherche orienté vers la société Fulbé et les nouveaux problèmes envisagés au Ghana (avec pour base l'université de Legon). Le MAI et le LASDEL pourraient s'associer à ce projet. Le but du CDP est de relier la recherche immédiatement à une politique, ce

qui rend la KIC une structure très appropriée et réalisable pour le CDP. L'avantage de ceci est que notre petite KIC sera intégrée dans une problématique de recherche plus large sur les conflits et la mobilité en Afrique de l'Ouest, dans laquelle l'ECOWAS par exemple prend déjà part. L'idéal serait que le NOVIB continue sa contribution financière à cette initiative pour établir une KIC dans le champ du pastoralisme qui aura plus d'impact dans la structure du CDP.

9 Conclusion

Les connaissances produites par la KIC pastoralisme sont utiles, mais forment seulement un début (à élaborer après la table ronde de mai). La 'découverte' de la problématique des pasteurs nomades doit être prolongée. Il ne serait pas éthique de laisser ce savoir inutilisé à une étape où nous pensons qu'une action est nécessaire !

Le but qui était de relier des instituts de recherche locaux à des réseaux d'éleveurs a été en partie atteint, mais nécessite une élaboration postérieure. On peut dire de l'objectif qui était de créer une prise de conscience pour la problématique des pasteurs qu'il a, lui, été très réussi, et doit avoir un développement ultérieur (voir la suggestion sur le lien avec le CDP).

On a besoin de structures KIC en Afrique.

Le processus de construction d'une KIC nécessite une cristallisation. A partir de notre expérience, nous pouvons conclure qu'une KIC ne peut être édiflée que dans une atmosphère de confiance mutuelle ; que la phase de départ comprenant une table ronde est cruciale ; mais que, pour vraiment consolider une KIC, il est besoin de plus de 8 mois, et d'un grand investissement dans des rencontres, etc. De plus, pour consolider une KIC, le problème autour duquel elle est formulée devrait aussi avoir une certaine urgence, ce qui, pour nous, s'est montré le cas !

La table ronde de mai devrait résulter en :

- a. Une proposition pour la continuation du processus de construction de la KIC dans le domaine du pastoralisme nomade (avec qui coopérer, quels pays devraient en faire partie ?)
- b. De nouvelles questions de recherche (par exemple, liées à la sexualité ; à l'usage du téléphone portable ; aux réseaux internet dans lesquels les Fulbé s'organisent à travers la région ; davantage de connaissances sur l'ampleur de la problématique, et sur l'insertion des Fulbé dans les zones forestières).

Études publiées

Ancey, Veronique, et al, 'Stratégies pastorales de sécurisation chez les Peuls du Ferlo (Sénégal)' in *Journal des Africanistes*, vol. 78, no. 1-2 (2008), pp. 105-119.

Blench, Roger, 'Fulbe, Fulani, and Fulfulde in Nigeria: distribution and identity'. Federal Department of livestock & pest control services/ Nigerian national livestock resource survey. Working papers series, no. 23, 1994, <http://www.rogerblench.info/RBOP.htm>

Blench, Roger, 'The expansion and adaptation of Fulbe pastoralism to subhumid and humid conditions in Nigeria', 1994, http://homepage.ntlworld.com/roger_blench/RBOP.htm

Blench, Roger, 'Conflicts between pastoralists and cultivators in Nigeria'. Review paper for DFID, Nigeria (2010) <http://www.rogerblench.info/ROBP.htm>

Blench, Roger, 'Conflict and co-operation: Fulbe relations with the Mambila and Samba people of southern Adamawa'. In *Cambridge Anthropology*, vol. 9, no. 2 (1984), pp. 42-57.

Boesen, Elisabeth, 'Gleaming like the sun: aesthetic values in Wodaabe material culture' in *Africa/International African Institute*, vol. 78, no. 4 (2008), pp. 582-602.

Boesen, Elisabeth & Laurence Marfaing, *Les nouveaux urbains dans l'espace Sahara-Sahel : un cosmopolitisme par le bas* (Karthala, Paris, 2007).

Boesen, Elisabeth, *Identität und pluralität: die Fulbe in Zentralniger* (Paideuma/Frobenius-Institut, 2004).

Boutrais, Jean, 'La vache d'attache chez les Peuls pasteurs (Niger et Centrafrique)' in *Journal des Africanists*, vol. 78, no. 1/2 (2008), pp. 71-103.

De Bruijn, Mirjam et al., *Mobile Africa*, (Brill publishers, Leiden, 2001)

De Bruijn, Mirjam & Francis Nyamnjoh, 'Introduction: Mobile Communications and New Social Spaces in Africa' In: M.E. de Bruijn, F. Nyamnjoh and I. Brinkman (eds) *Mobile phones: the new talking drums of everyday Africa* (Langaa Publishers, Bamenda: Cameroon, 2009), pp. 11-22.

De Bruijn, Mirjam, 'Mobility and society in the Sahel: an exploration of mobile margins and global governance, in: H. Hahn & G. Klute (eds) *Cultures of Migration: African perspectives* (Lit Verlag, Munster, 2007), pp. 109-129.

De Bruijn, "'The telephone has grown legs." *Mobile communication and Social Change in the Margins of African Society*, (Afrika-Studiecentrum, Leiden, 2008) inaugural address.

De Bruijn, Mirjam, 'Mobility and Society in the Sahel: An Exploration of Mobile Margins and Global Governance' in: Wil Pantsters (ed), *Environment and Governance*, 2008, pp. 183-193.

Forde, Daryll, *Yakö studies* (International African Institute, Oxford University Press, London, 1964).

Hulsebosch, Joitske & Sibrenne Wagenaar, *KIC evaluation for the bureaus of West Africa and Horn of Africa*, 2010.

Iwara, A.U., 'Cultural and linguistic diversity in Cross River State of Nigeria: a development asset or impediment?' In *African Notes*, vol. 12, no. 1-2, (1988) pp. 17-23, 1989.

Loftsdóttir, Kristín, 'When nomads lose cattle: Wodaabe negotiations of ethnicity' in *African Sociological Review*, vol. 8, no. 2 (2004), pp. 52-76.

Loftsdóttir, Kristín, *The bush is sweet: identity, power and development among WoDaaBe Fulani in Niger* (Nordiska Afrikainstitutet, Uppsala, 2008).

Moritz, Mark, 'A critical examination of honor cultures and herding societies in Africa' in *African Studies Review*, vol. 51, no. 2 (2008) pp. 99-117.

Obono, Oka Martin, 'Life histories of infertile women in Ugep, Southern Nigeria' in *African Population Studies*, vol. 19, no. 2 (2004), pp. 63-88.

Obono, Oka Martin et al., *A tapestry of human sexuality in Africa* (Fanele, Johannesburg, 2010).

Onor, Sandy Ojang, *The Ejagham nation: in the Cross River region of Nigeria* (Kraft Books, Ibadan, 1994).

Oumarou, Adamou & Mahaman Tidjani Alou, 'La délivrance des services de santé dans la commune urbaine de Say' in *Études et travaux*, no. 81 (LASDEL, Niamey, 2009).

Saïbou, Issa, 'Les mutations polémologiques du banditisme transfrontalier en Afrique centrale' in *Enjeux*, no. 33 (2007), pp. 10-15.

Saïbou, Issa, 'La prise d'otages aux confins du Cameroun, de la Centrafrique et du Tchad : une nouvelle modalité du banditisme transfrontalier' in *Polis*, vol. 13, no. 1/2/ (2006), pp. 119-145.

Saïbou, Issa, *Les coupeurs de route : histoire du banditisme rural et transfrontalier dans le bassin du lac Tchad* (Karthala, Paris, 2010).

Van Til (Van Oostrum), Kiky, 'Population mobility in Africa: an overview' in Mirjam de Bruijn et al (eds) *Mobile Africa*, 2001, pp. 9-26.

Van Til, Kiky, 'Neighbourhood (re)construction and changing identities in Mauritania from a small town perspective' in Piet Konings, Dick Foeken (eds), *Crisis and creativity: exploring the wealth of the African neighbourhood* (Brill, Leiden, 2006).

Van Til, Kiky, 'Milk, masters and slaves: fixation of social inequality and creation of affective relations through milk kinship in south east Mauritania' (Africa Studiecentrum, 2006) paper.

Articles électroniques :

Fulani men arrested for suspected child trafficking, Savannah News, 26 nov. 2010, <http://savannahnewsblogspotcom.blogspot.com/2010/11/fulani-men-arrested-for-suspected-child-trafficking.html>

*Terrorizing by the Fulani, Vibeghana, 4 nov. 2010, <http://vibeghana.com/2010/11/04/terrorizing-by-the-fulani.html>

Fulani herdsmen to be ejected from Afram Plains, 1 june, 2010, <http://www.modernghana.com/print/278100/1/fulani-herdsmen-to-be-ejected-from-afram-plains.html>

*Tamale Police search for Fulani herdsmen accused of attacks, Ghana News, 11 Jan. 2011, <http://news.myjoyonline.com/news/201101/59069.asp/>

6 villages attacked overnight in Nigeria's Plateau State, Church News Site, 2 Feb. 2011, <http://www.churchnewssite.com/portal/?p=43541&show=print>

Unveiling the Fulani herdsmen, The Nation, 14 march 2010
<http://thenationonlineng.net/web2/articles/39496/1/UnveilingtheFulaniherdsmen/Page1.html>

Afram Plains farmers want Fulani herdsmen flushed out, Ghana Business News, 25 Feb. 2010 <http://www.ghanabusinessnews.com/2010/02/25/afram-plains-farmers-want-fulani-herdsmen-flushed-out/>

New attack at Dorowa-40 Fulani arrested-military implicated, Stefanos Foundation, 27 Jan. 2011, <http://www.stefanosfoundation.org/news-story/dorowa-fulani-attacks/>

Butchers in Salaga declare war on Fulani herdsmen, Ghana Nation News, 13 Mai, 2010 <http://news.ghananation.com/templates/?a=25344>

University don suggests to government to tax Fulani herdsmen, General News, 21 June 2010
<http://www.ghanaweb.com/GhanaHomePage/NewsArchive/artikel.php?ID=184606>

Table ronde KIC à Niamey (LASDEL) 10 et 11 mai 2010

Lundi 10 mai 2010

Participants:

Mohamadou Abdoulaye, directeur LASDEL, chercheur/enseignant à l'université Abdou Moumouni (Niamey)

Amadou Oumarou, chercheur LASDEL, sociologue à l'université Abdou Moumouni (Niamey)

Mirjam de Bruijn, ASC

Kiky van Oostrum, ASC

Hama Ali, traducteur

Dodo Boureima, secrétaire permanent Billital Maroobé

Blamah Jalloh, assistant Billital Maroobé

Oka Obono, directeur exécutif de MAI et chercheur/enseignant au département de sociologie de l'université d'Ibadan

Isang Ofem, chercheur MAI

Mardi 11 mai 2010

Participants:

Mohamadou Abdoulaye, directeur LASDEL, chercheur/enseignant à l'université Abdou Moumouni (Niamey)

Amadou Oumarou, chercheur LASDEL, sociologue à l'université Abdou Moumouni (Niamey)

Mirjam de Bruijn, ASC

Kiky van Oostrum, ASC

Blamah Jalloh, assistant Billital Maroobé

Oka Obono, directeur exécutif de MAI et chercheur/enseignant au département de sociologie de l'université d'Ibadan

Isang Ofem, chercheur MAI

Madou Harouna, chercheur en philosophie à l'université Abdou Moumouni (Niamey)

Soumana Sambou Saphia, chercheur en géographie à l'université Abdou Moumouni (Niamey)